



Sur les chemins de l'agro-écologie

Parcours d'agriculteurs
et de salariés agricoles



SUR LES CHEMINS DE L'AGRO-ÉCOLOGIE :

PARCOURS D'AGRICULTEURS

ET DE SALARIÉS AGRICOLES

Au sein de tous les réseaux de Trame¹, des agricultrices, des agriculteurs, des salariées, des salariés agricoles, partout en France, cheminent vers l'agro-écologie.

Au quotidien, ils innovent, testent, prennent des risques, doutent, échangent en groupe, échouent, réussissent...

A travers les témoignages de ce recueil, nous avons souhaité montrer quelles trajectoires suivent ces femmes et ces hommes :

- ◆ *quelles ont été leurs motivations pour changer,*
- ◆ *les difficultés auxquelles ils se sont heurtés ou se heurtent encore,*
- ◆ *comment ils les ont ou non surmontées,*
- ◆ *en quoi le fait d'appartenir à un groupe les a aidés,*
- ◆ *quels sont les bénéfices de ces changements,*
- ◆ *comment ils voient leur métier aujourd'hui...*

Tous ces témoins n'en sont pas au même point dans leurs trajectoires. Leurs récits illustrent la diversité de leurs parcours.

Bonne lecture...

1

Ancema : Association nationale des cercles d'échanges et de machinisme agricole

Association des salariés agricoles de France

FNGeda : Fédération nationale des groupes d'études et de développement agricole

ACF : Agriculteurs Composteurs de France

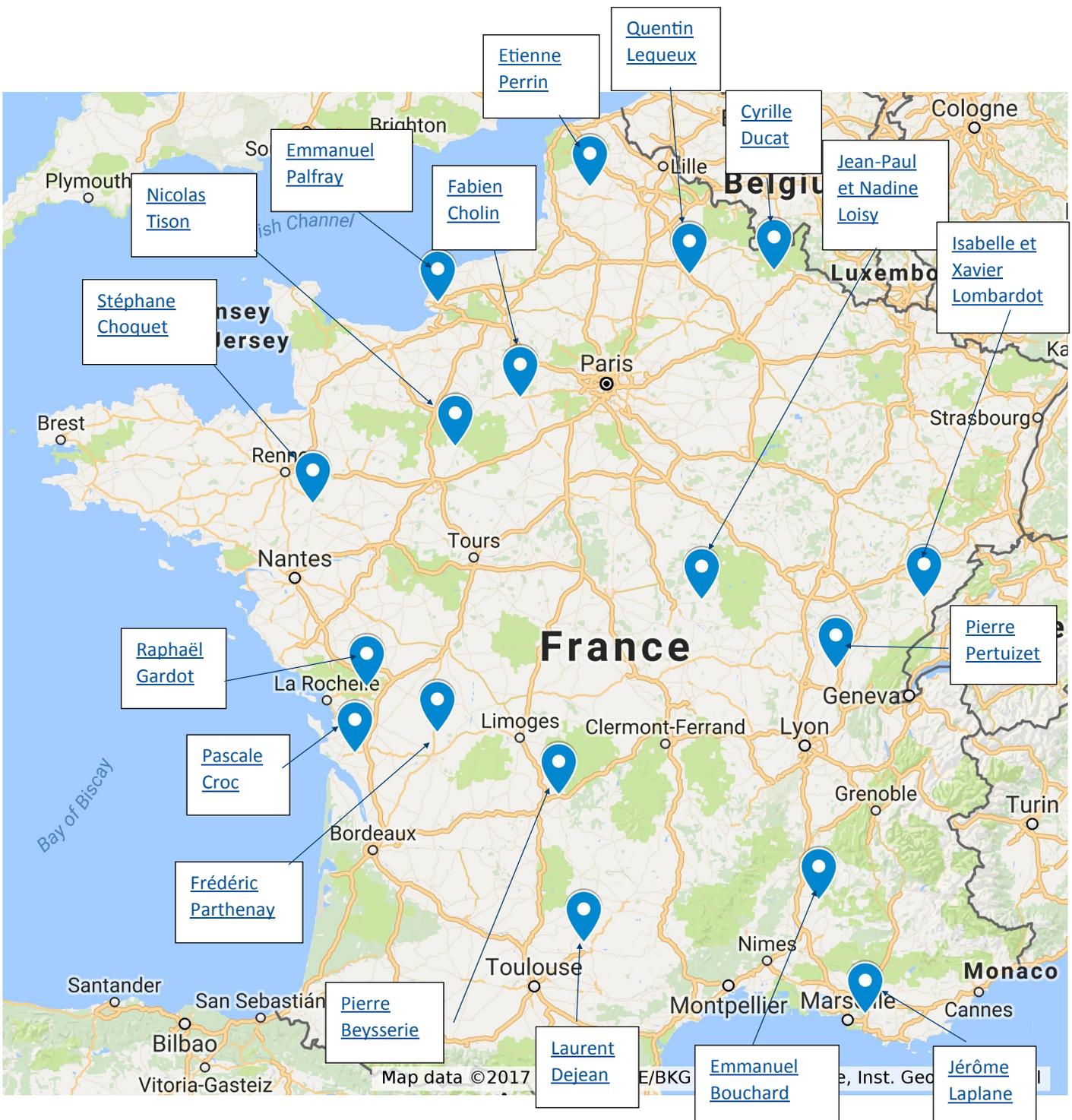
AAMF : Association des Agriculteurs Méthaniseurs de France

APAD : Association pour la Promotion d'une Agriculture Durable

SOMMAIRE

Introduction	p. 2
Répartition géographique des témoignages	p. 3
Fiches témoignages	p. 4 à 37
Schéma de synthèse des motivations du changement	p. 38
Schéma de synthèse des apports du collectif	p. 39
Table des fiches par témoignage	p. 40
Table des témoignages par thème	p. 42
Table des témoignages par production	p. 43

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES TÉMOIGNAGES



1 - « NOUS RECHERCHONS L'AUTONOMIE A TOUS LES NIVEAUX »

Polyculture élevage — Corrèze

Autonomie alimentaire du troupeau, circuits courts, santé du troupeau
énergies renouvelables, fonctionnement et fertilité des sols,
réduction des phytosanitaires



Trame
La force d'un groupe



Pierre Beysserie

Age : 52 ans

Formation initiale : Bac littéraire et BPREA, obtenu en 1986

Date d'installation : 1987

Implication dans les réseaux de Trame : administrateur à la FRGeda Nouvelle Aquitaine

Autres implications : élu chargé du développement à la Chambre d'agriculture de la Corrèze depuis 2013, ancien conseiller municipal

Contact : pierre.beysserie@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC de la Maisonneuve (Naves, Corrèze)
- ◆ 250 ha (maraîchage, céréales, prairies...)
- ◆ Veaux de lait sous la mère + broutards
- ◆ Vente directe à la ferme et sur les marchés

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Pierre (à droite sur la photo) et Sophie Beysserie, Harmonie Petit, Sylvain Amathieu et leur salarié, Krisztian Kovacs : 5 ETP

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Je me suis installé en hors cadre familial en 1987 sur 18 ha, en production « veaux de lait sous la mère » avec une vingtaine de vaches. En 1988, j'ai repris la ferme de mes parents : en tout 75 ha de SAU et 70 vaches. J'ai fait construire un bâtiment avec des salles de têtées et j'ai installé des logiciels d'élevage pour m'aider dans la gestion en 1997. En 2003, mon épouse, Sophie, s'est installée en tant que conjointe collaboratrice. En 2006, de nouvelles stabulations, ainsi que la fabrique d'aliments à la ferme, ont été créées.

Les changements

En 2008, je me suis associé avec une ancienne stagiaire, Alice, en rachetant une vingtaine d'hectares. Sophie et Alice ont créé « Les jardins d'Alice et Sophie », un atelier maraîchage de plein champ et sous serre avec vente directe à la ferme. En 2009, Sylvain Amathieu, éleveur de veaux sous la mère et intéressé par la vente directe, s'est associé aussi au GAEC. En 2010, la vente directe s'est développée avec un magasin à la ferme : viande, légumes, pain... En 2009, nous avons mis en place des panneaux photovoltaïques sur trois bâtiments et une réserve d'eau de pluie avec près de 5000 m³ pour le maraîchage et les animaux. La fabrique d'aliments, construite en 2006, a doublé sa capacité en 2011. Aujourd'hui, l'alimentation (céréales et protéines) est quasiment toute auto-produite avec suivi (analyse de fourrages, calibrage de la ration...) et le photovoltaïque permet de produire plus d'énergie que notre consommation.

Concernant les produits phytosanitaires, pour les légumes, dès le départ, l'objectif a été de conduire l'atelier en protection intégrée : nombreux insectes auxiliaires (chrysopes, libellules, coccinelles, acariens...), cultures pour attirer les insectes (chénopodes), désherbage à la vapeur, paillage plastique, broyage ou paille, traitements au savon noir... Sur la partie céréales, depuis quelques années, nous testons le semis direct et améliorons la rotation culturale en semant des protéagineux, de la luzerne... Le GAEC est autonome en protéines.

Pour la santé des animaux, nous privilégions la prévention avec des traitements antiparasitaires alternatifs comme les blocs à lécher à l'ail, au thym, ou encore le plantain ou la chicorée. La vaccination est limitée et concentrée pour les gripes, les parasites et les jeunes veaux.

Concernant le troupeau, les vêlages sont étalés et nous pratiquons le pâturage tournant pour le troupeau des mères des veaux de lait, que nous souhaitons optimiser pour tout le troupeau.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Le principal facteur d'échec dans les projets est celui des relations humaines. Depuis le début, nous prenons soin d'établir de bonnes relations entre associés. Nous échangeons beaucoup entre nous, que ce soit pour l'organisation ou la volonté de tester de nouvelles techniques.

Les sources d'information

Mes deux associés, Sylvain et Harmonie (Alice ayant cédé sa place à Harmonie en 2016), sont passionnés dans leur domaine. Ils se sont beaucoup renseignés sur Internet et font partie de groupes de travail (Agro Corrèze et Dephy phyto, animés par la Chambre départementale d'agriculture). Nous échangeons aussi avec les enseignants du lycée agricole de Naves, des délégations hongroises dans le cadre d'Erasmus... Cela permet de se remettre en question !

L'apport du collectif

Le collectif permet l'accès à l'information, à des formations, aux échanges pour continuer à s'améliorer... De plus, tester en groupe empêche le découragement. Si on subit un échec, le moteur du groupe nous fait avancer.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Le bénéfice le plus important de ces changements est d'ordre intellectuel. On ne cesse de chercher à comprendre chaque fois.
- ◆ Se remettre en question et analyser nos pratiques permet de développer un argumentaire pour montrer notre logique d'agriculture durable.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Nous avons toujours cherché à être autonomes en énergie positive (panneaux solaires) et en alimentation (réserve d'eau, fabrique d'aliments...). Cette recherche d'autonomie nous a reconnectés avec l'agronomie, que ce soit en maraîchage ou sur les autres cultures, avec de nombreuses passerelles.
- ◆ Aujourd'hui, le système que nous avons mis en place est citoyen, responsable, durable et humain.
- ◆ Notre projet est d'être complètement autonome. Mais limiter les charges ne suffit plus ; nous avons besoin d'une plus-value sur nos produits.
- ◆ Le plus important pour moi, personnellement et professionnellement, ce sont les rencontres que j'ai faites au cours de toutes ces années.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Dans chaque changement que nous avons mis en place, la prise de risque a été limitée car nous étudions bien le projet avant de le lancer.

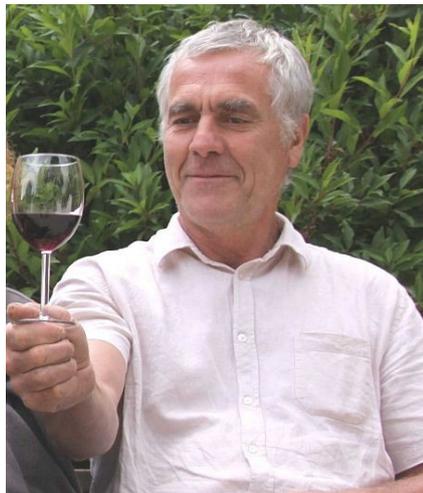
Mais si c'était à refaire, j'aurais commencé plus tôt !

2 - « PASSER AU BIO POUR AVOIR UNE COHÉRENCE ENTRE CE QUE JE PENSE ET CE QUE JE FAIS »

Viticulture — Vaucluse

Agriculture biologique, réduction des phytosanitaires


La force d'un groupe



Emmanuel Bouchard

Age : 62 ans

Formation initiale : diplôme de pharmacien, internat en pharmacie, diplôme de biologie médicale

Date d'installation : 1997 (changement de vie à 42 ans)

Implication dans les réseaux de Trame : Président du Syndicat des vignerons de Valréas, Vice-Président de la FRGeda PACA,

Autres implications : administrateur de 2 associations (valorisation du territoire, alphabétisation/insertion)

Contact : info@valdesrois.com

L'EXPLOITATION

- ◆ Domaine du Val des Rois (Valréas, Vaucluse)
- ◆ Appellation Côtes du Rhône Villages Valréas
- ◆ 10 ha de vignes - cave particulière
- ◆ Vente directe (50 %) - export (50 %)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Emmanuel Bouchard à temps plein, sa compagne Erika à temps partiel
- ◆ Des salariés occasionnels

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Mon père, ingénieur agronome, a été précurseur de l'enherbement naturel, qu'il a mis en place dans les années 80. Cette pratique est très adaptée à la structure de nos sols argileux en coteaux, soumis au ravinement et pauvres en matière organique. Il laissait un enherbement naturel sur un inter-rang sur deux (pour à la fois lutter contre l'érosion et ne pas faire trop concurrence à la vigne) et désherba le rang avec du glyphosate et de l'aminotriazole.

Les changements

Dès que j'ai repris l'exploitation, j'ai supprimé l'utilisation de l'aminotriazole (qui présentait des problèmes de rémanence). Je me suis beaucoup documenté, j'ai lu des livres, notamment celui de Claude Bourguignon : « Le sol, la terre, les champs ». Ce chercheur, qui a monté son laboratoire d'analyse de sols, confirmait les pratiques de mon père. Il valait mieux utiliser un désherbant chimique plutôt que de trop travailler le sol, au risque de le tasser et de favoriser sa dégradation.

Mais cela me dérangeait d'utiliser un produit synthétique (surtout que je suis pharmacien), même en petites quantités. On entendait de plus en plus de choses négatives sur le glyphosate, je n'étais pas à l'aise pour communiquer sur mes pratiques... En 2005, j'ai décidé d'arrêter. Cette utilisation d'herbicide était le dernier élément qui nous séparait du bio (je fertilisais avec du compost, j'étais en dessous des seuils maximum de sulfites, je n'utilisais pas de produits de synthèse lors de la vinification, j'avais une traçabilité de la parcelle à la bouteille). En 2009, j'ai entamé ma conversion et 2013 a été le premier millésime labellisé bio.

Aujourd'hui, je laisse un enherbement naturel sur un inter-rang sur deux (en alternant d'une année sur l'autre) et je travaille mécaniquement le sol sur le rang au pied des ceps. J'ai acheté une jument comtoise et cette année, je vais me lancer dans le décavaillonnage avec le cheval, pour essayer de régler des difficultés techniques mais aussi pour découvrir une nouvelle activité : le travail avec l'animal.

Je suis aussi attentif à l'utilisation de l'eau dans la cave, j'utilise l'eau de nettoyage d'une cuve pour prélever la suivante, j'utilise un carsher à eau chaude...

L'arrêt des désherbants, je l'ai fait d'abord pour moi, pour ma santé, comme je le dis « je suis le premier consommateur de mes vins ». Et cela me permet d'avoir une cohérence entre ce que je pense et ce que je fais.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Je n'ai pas encore trouvé de solution idéale pour travailler le rang. J'ai essayé plusieurs matériels : décavaillonneuse, bineuse, mon exploitation est trop petite pour investir dans du matériel coûteux. Cela demande plus de temps de travail pour mes salariés et moi. De plus, mon empreinte carbone est plus importante avec le désherbage mécanique qu'avec l'utilisation du glyphosate (2 passages par an à 2500 tr/min au lieu d'1 à 1000 tr/min). Avec la traction animale, cela va changer.

L'autre difficulté est la lutte contre la Flavescence dorée, nous avons l'obligation réglementaire de faire un traitement d'insecticide bio par an, au détriment de la flore auxiliaire. Malgré nos efforts collectifs de prospection, prévention, nous sommes cernés par maladie sur le territoire de Valréas.

Les sources d'information

J'ai acheté des livres, assisté à des conférences, je suis en moyenne une formation par an (sur l'agriculture biologique, sur la traçabilité..., récemment sur la traction animale). Cela me plaît d'apprendre. Je me suis inscrit à la fédération des vins bio.

L'apport du collectif

Je suis président du Syndicat des Vignerons de Valréas depuis 2012. Cela me permet de connaître d'autres vignerons. Il m'arrive fréquemment de leur demander leur avis. Récemment, j'ai fait le tour de mes parcelles avec un viticulteur bio, qui fait partie du syndicat comme moi et j'en ai retiré de nombreux conseils sur ma conduite. Par ailleurs, depuis 2012, au niveau du Syndicat, nous menons un projet collectif de valorisation de notre appellation. Dans ce cadre, nous avons été plusieurs à suivre une formation sur nos terroirs, avec une pédologue. Cela nous a permis de formaliser des choses pressenties, nous avons identifié 5 types de terroirs sur le territoire de Valréas. Mes surfaces sont sur deux terroirs différents, cela me permet de mieux en parler. Nous avons également fait une journée de démonstration des outils de travail intercepts, avec des constructeurs, qui a été intéressante.

LES BENEFCES

- ◆ Mes techniques culturales sont en harmonie avec mes choix de vie. Je ne reviendrai jamais vers le conventionnel.
- ◆ Mes bouteilles se vendent un peu plus cher depuis que je suis en bio et mes ventes ont augmenté.
- ◆ Le fait d'être en bio attire plus de monde sur notre exploitation, nous organisons, avec ma compagne, des visites avec repas et dégustation.
- ◆ Nous prenons plaisir à faire visiter notre vignoble. J'aime transmettre : montrer les différentes plantes qui poussent sur les abords ou les inter-rangs enherbés, l'intérêt de l'enherbement.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Quand on a une toute petite exploitation, il faut être performant partout et c'est compliqué : choisir son système, conduire le vignoble, vinifier, vendre, gérer l'administratif, communiquer avec les clients sur le domaine ou sur les salons... J'aurais aimé travailler à plusieurs.
- ◆ La chose la plus importante pour moi est d'avoir une cohérence entre ce que je pense et ce que je fais.
- ◆ Mon idée c'est d'avoir le minimum d'interventions : laisser un enherbement naturel, en éliminant seulement ce qui entre trop en concurrence avec la vigne, laisser s'exprimer les caractéristiques de mes vignes et de mes terroirs, la fermentation naturelle, sans « matraquer » le vin pendant la vinification... Etre le gardien des processus naturels et n'intervenir que si nécessaire, avoir une empreinte minimum.
- ◆ Aujourd'hui, je cherche un repreneur et souhaite transmettre l'exploitation à quelqu'un qui poursuivra l'agriculture bio et que j'accompagnerai.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE ...

En agriculture, ce qui est compliqué c'est l'anticipation, réfléchir à 10 ans. Je n'ai pas compris cela tout de suite. J'essaierais de raisonner mon exploitation de manière systémique, en prenant tout en compte globalement : production, flux d'énergie, économie d'eau...

3 - « AVEC MON EMPLOYEUR, NOUS OBSERVONS LE SOL DES CHAMPS PLUS SOUVENT »

Grandes cultures — Eure-et-Loir

Fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires



Fabien Cholin

Age : 33 ans

Formation initiale : Bac technologique à Châteaudun et BTS technologies végétales

Date d'embauche : 2006

Implication dans les réseaux de Trame : Président de l'Association des salariés agricoles d'Eure et Loir depuis 2014

Autres implications : élu à la Chambre départementale d'agriculture d'Eure-et-Loir et élu à la MSA 28

Contact : fabien_28@hotmail.com

L'EXPLOITATION

- ◆ Exploitation de Christophe Barbé (Boissy en Drouais, Eure-et-Loir)
- ◆ 350 ha (160 ha blé, 80 ha colza, 70 ha orge, 40 ha petits pois)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Christophe Barbé (chef d'exploitation) et Fabien Cholin (salarié agricole) : 2 ETP

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

En 2006, Christophe Barbé a repris l'exploitation de son père avec qui il était en GAEC. J'y faisais mon stage de BTS et comme cela se passait bien, j'ai été embauché. Les techniques culturales pratiquées étaient très conventionnelles avec plus de 80 % de surfaces labourées. Les opérations étaient labour, désherbage chimique et traitements phytosanitaires.

Les changements

Aujourd'hui, le labour est beaucoup moins présent. Il ne représente plus que 20 % de la SAU. Nous sommes passés aux TCS (techniques culturales simplifiées) en 2012 environ. Dans la rotation, une parcelle n'est ainsi retournée que tous les 4 ans en moyenne. Par ailleurs, pour faire des économies sur l'implantation de la culture et à long terme faire des économies d'herbicide, nous avons aussi reculé les dates de semis pour limiter les levées.

Les raisons

Nous étions déjà habitués à faire attention aux traitements et à la gestion de l'azote car l'exploitation est définie en zone bassin de captage depuis 2010. Mais, la principale raison du passage en TCS, au départ, a été le problème du désherbage. En effet, nous tenions à limiter les niveaux de produits phytosanitaires. Ainsi, en ne labourant pas, on ne ressort pas les « mauvaises graines » du sol et celles-ci ne germent pas. On évite de renouveler le stock de « mauvaises herbes » et on a moins besoin de désherbage chimique puisqu'au bout de 2 à 3 ans, les mauvaises graines restées dans le sol meurent à condition de maîtriser les adventices (l'herbe) en surface.

Les risques

Le risque était contrôlé dans la mesure où dès le début, nous nous sommes laissés le droit de reprendre la charrue pour certaines parcelles si nous n'arrivions pas à gérer la présence de mauvaises herbes dans les céréales. Pour pallier ces risques, nous avons aussi travaillé sur des rotations en intégrant des cultures comme le petit pois. Et puis, nous avons appris la patience : en TCS, il faut savoir attendre et observer avant d'implanter la culture.

Les difficultés rencontrées et les solutions

La principale difficulté possible au début du projet était d'ordre économique. Ainsi, s'il avait fallu acheter tout le matériel nécessaire, le changement n'aurait sans doute pas eu lieu. Heureusement, Christophe Barbé avait déjà du matériel adaptable aux TCS : décompacteur, rotative. Concernant la limitation de la dose de produit utilisé pour traiter, l'observation est essentielle. Le travail du sol doit se faire au bon moment, quand le sol est ressuyé. Nous parcourons donc les champs, plus souvent, avec la bêche pour voir si le sol est friable, si la terre colle... Sur l'exploitation, il y a des zones de limons, d'argiles ou de sables. Parfois, il faut faire des compromis et savoir trancher : les décisions se prennent à deux.

Les sources d'information

Les informations proviennent des tours de plaine réalisés avec le technicien de la Chambre d'agriculture et mes collègues salariés agricoles. Christophe reçoit aussi des informations de la Chambre d'agriculture. Etre deux sur l'exploitation est très enrichissant. Tous les matins, nous échangeons au moment du café ou par téléphone et nous confrontons nos idées.

L'apport du collectif

Le collectif est essentiel. Tout d'abord, pour l'accès à l'information, car le technicien est mis à disposition du groupe. Ensuite, le groupe rassure. En échangeant sur nos expériences, sur les cultures, les maladies, certains apportent des solutions auxquelles on n'aurait pas pensé. Enfin, être président de l'Association des salariés agricoles d'Eure-et-Loir m'a permis de progresser en prise de parole en public.

LES BENEFCES

- ◆ Nous utilisons le matériel moins souvent, il s'use moins.
- ◆ Je pense que nous utilisons moins de carburant.
- ◆ J'ai l'impression d'avoir gagné du temps dans l'implantation des cultures.
- ◆ Grâce à ce changement, les échanges entre Christophe et moi sont toujours au beau fixe.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je souhaite que ces changements permettent à la ferme d'être productive, qu'elle tourne.
- ◆ Je me sens plus « adjoint de l'exploitant, bras droit du chef d'entreprise » que « simple salarié agricole ».
- ◆ Nous avons le projet de désherbage mécanique (Christophe est allé à des réunions d'informations sur ce sujet), à étudier.
- ◆ Je ressens une liberté dans le travail et de la confiance entre mon employeur et moi.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Si c'était à refaire, il n'y aurait pas de problème, dans la mesure où la gestion du risque est totale.

4 - « LA MÉTHANISATION EN COMMUN NOUS OUVRE UN HORIZON DE POSSIBILITÉS »

Élevage, polyculture, méthanisation — Ille et Vilaine
Énergies renouvelables, fonctionnement et fertilité des sols


La force d'un groupe



Stéphane Choquet

Age : 47 ans

Formation initiale : Bac + 4 (Institut des hautes études de droit rural et d'économie agricole)

Date d'installation : 1995

Implication dans les réseaux de Trame : adhérent AAMF

Autres implications : SAS Féole (parc éolien citoyen)

Contact : netschoquet@orange.fr

LES EXPLOITATIONS

3 exploitations associées pour une unité de méthanisation (à Martigné Ferchaud, Ille et Vilaine)

- ♦ EARL La Voie Lactée, cultures et élevage laitier : 150 vaches laitières et 240 ha
- ♦ GAEC Ker Laezh, cultures et élevage laitier : 150 vaches laitières et 170 ha
- ♦ EARL du Jahan, élevage porcin naisseur-engraisseur : 260 truies et 86 ha
- ♦ SAS MéthaFerchaud : 6 associés, puissance en cogénération de 205 kWh

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI Y TRAVAILLENT

- ♦ Stéphane Choquet (à droite sur la photo), Frédéric Brizard (à gauche), et 2 salariés : producteurs laitiers
- ♦ Guénaël Hamelin et 1 associé et 1,5 salariés, producteur laitier
- ♦ Stéphane Boudet et 1 salarié, producteur de porcs
- ♦ Sébastien Boudet, frère de Stéphane et salarié de la SAS MéthaFerchaud
- ♦ Benoît Bouvry, salarié d'une entreprise de gestion

Tous les 6 sont sociétaires de la SAS MéthaFerchaud

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les changements

Les trois exploitations étaient initialement dans un « moule conventionnel » : des systèmes d'élevage assez classiques pour la région, hérités de nos parents, plutôt intensifs et qui marchaient bien.

Nous nous sommes associés pour monter une unité de méthanisation agricole. Elle permet aux 3 élevages de valoriser leurs effluents. Le digestat issu du processus de fermentation, stable, est utilisé à la place d'engrais minéraux sur les cultures. Le gaz naturel produit est transformé en électricité, vendue au gestionnaire du réseau pour alimenter l'équivalent de 500 foyers (hors chauffage). Cette transformation produit de la chaleur, utilisée pour réguler le fonctionnement du méthaniseur et pour faire fonctionner un séchoir. Ce séchoir permet aux trois exploitations de sécher leurs fourrages et, du coup, d'en améliorer les conditions de stockage. Par ailleurs, nous alimentons également le méthaniseur avec des CIVE (Cultures intermédiaires à vocation énergétique) : plutôt que d'implanter simplement un couvert piège à nitrates durant l'hiver, nous cherchons à produire le plus de biomasse possible durant cette période mal valorisée par les cultures... Et au passage, nous stockons du carbone (CO₂ de l'air), nous couvrons nos sols en hiver et nous pouvons en valoriser une partie en fourrages (méteils). Le fait de pouvoir sécher les fourrages a permis aux exploitations bovines associées de développer la culture de la luzerne et, par voie de conséquence, d'allonger les rotations et d'améliorer le fonctionnement agronomique du sol.

Les raisons

Chacun de nous a pensé aux opportunités que représentait la méthanisation, pour des motivations différentes. Pour ma part j'étais déjà sensibilisé à la question des énergies renouvelables : nous avons investi dans une installation photovoltaïque sur la ferme et j'étais déjà impliqué dans un projet éolien citoyen sur la commune. Quand les autres sont venus nous parler d'un projet de méthanisation proche de chez nous, nous avons vite été séduits... Sébastien, à l'époque régisseur de cinéma, y a trouvé un projet de cohérence environnementale sur le territoire de sa commune d'origine. Cela l'a tellement enthousiasmé qu'il a choisi de quitter Paris pour changer de métier. En plus, ça correspondait à un moment où sa fille allait naître, ça a été une occasion de venir se mettre au vert...

Chacun de nous avait ses motivations, mais aucun ne l'aurait fait seul ; il y avait trop de points délicats à mener pour un tel projet. C'est en pensant collectif que ce projet est devenu accessible.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Avec la méthanisation, nous avons rencontré plein d'expériences différentes, qui nous ont permis de prendre du recul sur nos propres systèmes et d'en voir des limites. Sur les 3 fermes, nous modifions nos pratiques en ayant tous un horizon de nouvelles possibilités : la luzerne et l'alimentation des vaches, les CIVE et les couverts végétaux, l'usage du digestat à la place d'une partie des engrais minéraux. Nous cherchons à gagner en autonomie protéique, mais cela nous amène à revoir la chaîne d'alimentation, la gestion du vrac, la gestion du séchage et même l'assolement et donc le raisonnement agronomique de nos terres... Tout ça n'est pas joué d'avance même si l'idée est séduisante !

Nous avons appris à travailler à 6. Nous avons eu beaucoup de réunions ensemble, jusqu'à aboutir à des décisions collectives. L'expérience de la CUMA nous a vite amenés à poser des règles précises pour l'implication de chacun (par exemple, calendrier pour compter le temps), et à se dire les choses dès qu'elles apparaissent. Et puis nous prenons le temps pour changer. Nous faisons de petits pas, nous imaginons plusieurs scénarios pour chaque nouvelle idée.

La prise en main de l'unité de méthanisation a été difficile : c'est tellement de nouveaux paramètres à maîtriser ! Avec le temps, je me rends compte que les difficultés s'oublient vite ! Sébastien, qui n'était pas dans le milieu agricole, a dû quitter un métier pour en découvrir un autre, très différent, celui de gestionnaire d'une unité de méthanisation agricole. Son expérience dans le cinéma lui a appris à découvrir un métier « sur le tas » et à s'adapter en permanence à de nouveaux projets. Il a appris à ne pas être effrayé à l'idée d'essayer de nouvelles choses. Là c'est pareil, il apprend plein de nouvelles choses, ce qui se passe dans le méthaniseur, ce qui se fait dans les fermes, les liens avec le territoire... Pour cela il était important pour lui de mettre la main à la pâte, de s'occuper de la logistique, des chargements... Son regard « nouveau » nous oblige à être exigeants sur le sens et la cohérence de tout le système. En plus, Benoît et lui sont habitués à dresser des rapports, des synthèses, à communiquer avec les partenaires... Ils apportent dans ce nouveau projet une compétence de développement.

Les sources d'information

Nous avons suivi assez peu de formations, nous avons surtout fait de la veille informative sur Internet, dans les revues, les salons... A 6, ça peut faire beaucoup d'informations ! Nous avons visité beaucoup d'installations, questionné des collègues qui ont vécu des expériences similaires : sur leurs choix techniques, sur les compétences des différents prestataires, sur les difficultés qu'ils ont rencontrées, comment ils les avaient vécues... Nous avons aussi fait visiter notre installation : nous avons senti un regard bienveillant de nos voisins à partir du moment où ils comprennent la logique de notre projet. Cela nous permet de sentir que nous allons dans le bon sens.

L'apport du collectif

Notre culture du collectif nous a été utile. Plus jeunes, certains d'entre nous avaient organisé un festival de musique, nous étions habitués à organiser des choses ensemble. Les 3 exploitations associées sont en Cuma et participent à des groupes de développement (CETA, GEDA, ...). Le rôle du réseau AAMF a aussi été déterminant pour identifier des contacts d'agriculteurs, de constructeurs, de techniciens. Maintenant que nous sommes adhérents d'AAMF, je m'implique dans un groupe de travail sur la valorisation agronomique du digestat et de la production des CIVE.

LES BENEFICES

- ◆ Cela a donné un coup de fouet à mon métier de paysan : on élargit notre périmètre d'action.
- ◆ On développe un autre regard sur les autres acteurs du territoire : on comprend mieux leurs problématiques et parfois on peut fournir des solutions. On ressent une meilleure cohérence : on cherche à s'inscrire dans des cercles vertueux avec la biomasse, le carbone, l'azote...
- ◆ On a gagné en autonomie dans le fonctionnement de nos exploitations (intrants, fourrages, décisions).

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ J'aime le mot de paysan : on EST et on FAIT dans le pays, on s'implique dans l'endroit où l'on vit. J'ai à cœur que les paysans gardent la main sur ce qu'ils font et comment ils le font.
- ◆ Ces dernières années, notre activité ne se limite plus à la production d'aliments, mais s'étend à la production d'énergies renouvelables. Nous gérons une ferme... une ferme énergétique. Nous construisons un système qui s'appuie sur des cercles vertueux et de la cohérence.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

De plus en plus, je pense que ce sont les hommes qui font les beaux projets, en amenant chacun de vraies valeurs personnelles.

5 - « NOUS AVONS ENGAGÉ UNE RÉFLEXION GLOBALE SUR L'UTILISATION DES PROTÉINES VÉGÉTALES »

Agricultrice et viticultrice — Charente-Maritime
Agriculture biologique, fonctionnement et fertilité des sols,
circuits courts



Pascale Croc

Age : 45 ans

Formation initiale : Bac littéraire, BTA , BTS ACSE

Date d'installation : 1997

Implication dans les réseaux de Trame : Présidente du CEMES-CESAM (Cercle d'échanges en Charentes), administratrice de l'ANCEMA et de Trame

Autres implications : administratrice CRGE (Centre de ressources des groupements d'employeurs), membre du bureau de l'UGVC (Union Générale des Viticulteurs de l'AOC Cognac)

Contact : pascale.croc@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ♦ La ferme de l'Orée (Thézac, Charente-Maritime)
- ♦ 93 ha de cultures, 27 ha de vigne
- ♦ Circuits courts : 50 % en cultures, 5 % pour la vigne
- ♦ Vente directe en magasins collectifs fermiers, restauration collective et accueil à la ferme

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ♦ 6 personnes travaillent sur la ferme (dont 4 salariés en groupement d'employeurs) : 3 ETP équivalent temps plein salariés et 2 ETP associés de l'EARL (Pascale et Gary)

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les changements

Gary, mon époux et associé, s'est installé avec son père en EARL en 1993, j'ai intégré l'EARL en 1997. De 2 cultures au départ : blé et tournesol (93 ha), et 17 ha de vigne (zone cognac), nous sommes passés, 20 ans après, à 13 cultures, plus la vigne sur 27 ha ! Mon beau-père avait des pratiques conventionnelles. Ce n'était pas un système durable, ni sur le plan agronomique et environnemental avec l'obligation d'interventions chimiques, ni sur le plan économique par le manque de diversification de cultures.

Les premiers changements sont venus par notre envie de nous engager dans un développement plus durable : raisonner les 3 piliers, social, économique et environnemental. Au départ de mon beau-père, la réflexion « main-d'œuvre » nous a fait avancer. Via le Cercle d'échanges Cemes-Cesam, nous avons délégué une partie des travaux (semis, récolte). Nous cherchions aussi à travailler de façon plus vertueuse au niveau environnemental, tout en raisonnant l'économique. Nous avons implanté de nouvelles cultures de légumineuses qui fertilisent le sol et avons installé une rotation longue. L'implantation du chanvre a été une belle expérience ! Cette culture nécessite peu de phyto, étouffe les mauvaises herbes et est aussi une graine alimentaire aux vertus nombreuses. Tout cela nous a conduit à réfléchir plus globalement sur l'intérêt des protéines végétales pour la richesse des sols comme dans l'alimentation humaine.

Nous en sommes arrivés à produire plus de 13 cultures sur une rotation de 7 ans : blé associé au pois, colza, pois chiche, pois vert, lentille, caméline, chanvre, tournesol, sarrasin, lin, maïs, luzerne et semences pour couverts (féverole, avoine...). Aujourd'hui, nous produisons en agriculture biologique. Nous transformons la majorité de nos produits et travaillons avec 4 salariés du Groupement d'Employeurs du cercle d'échanges, CEMES Emploi.

Les raisons

Diversité des cultures et qualité de nos sols, c'est aussi diversité et qualité de ce que nous mangeons ! Capter l'azote de l'air, diminuer les intrants, rendre nos sols plus riches naturellement, produire une alimentation humaine équilibrée, diversifiée et sortir de la « monoculture » ! Le patchwork de nos paysages correspond au patchwork de nos assiettes !

Non issue du milieu agricole, j'ai une culture différente et plus un regard de consommatrice. Je suis toujours attentive à ce qu'on produit, à la qualité, mon projet a toujours été la vente directe. En vendant en direct, on te questionne et tu dois expliquer ta progression. C'est ainsi que nous sommes arrivés au Bio. Une autre raison, c'est la santé humaine. Mon beau-père est décédé d'une maladie rare du sang : il a utilisé toute sa vie des produits phytosanitaires, sans protection... Il y a un lien évident et cela nous a été dit. Nous ne pouvons plus faire cela, ni pour nous, ni pour nos voisins !

Les difficultés rencontrées et les solutions

Aujourd'hui, je fais des choses que je pensais impossible il y a cinq ans ! C'est un défi technologique et mental, et c'est plus facile de maîtriser les molécules chimiques ! Au niveau technique, l'observation des vignes a été un déclic. Un technicien de la coopérative viticole soucieux de l'économie et de l'écologie nous a beaucoup fait avancer.

Les difficultés rencontrées ont été nombreuses et de tous ordres (techniques, économiques, sociales...). De plus, nous avons vécu, depuis notre installation, une crise importante du Cognac qui a duré 15 ans. Le lien à des groupes, l'ouverture aux autres, une curiosité permanente et l'envie de progresser nous ont permis de passer les vagues.

Les sources d'information

Elles sont nombreuses ! Certains travaux ou études nous ont beaucoup aidés concrètement à aller vers un système plus durable : le diagnostic « Idea », l'association Isonis (première association de certification agricole Iso 14001), des études technico-économiques (notamment du GAB 17), le groupe Agriculture durable du Cemes Cesam ... Nous avons toujours cultivé la diversité des rencontres et nous avons fui tous les endroits trop « pensée unique »!

Claude et Lydia Bourguignon, les articles de Pierre Rabbi, Bruno Parmentier... mais aussi des paysans, les consommateurs, les personnes qui viennent visiter notre ferme, toutes ces personnes nous aident à cheminer. Et j'ai suivi beaucoup de formations aussi.

L'apport du collectif

L'apport des collectifs est déterminant. A commencer par notre binôme, Gary et moi, avec nos 4 salariés, c'est un premier groupe déterminant ! Nous avons toujours raisonné à 2, voire à 6, avec la complémentarité homme-femme, qui associe des points de vue différents.

Nous avons avancé en groupe pour expérimenter les techniques, partager les difficultés, etc. Toutes les rencontres que nous faisons, dans les groupes et les réseaux que nous fréquentons, sont des moments précieux d'échanges et d'informations. Les rencontres avec les réseaux de Trame me nourrissent énormément : les groupes, les formations, les 3 Jours des Présidents, les Festivals de la FNGeda, les « off » !

LES BENEFICES

- ◆ La « fierté » de s'être dépassés, d'avoir changé un système qui ne nous convenait pas et d'être convaincus des bienfaits de ce système, y compris pour nos enfants à qui on transmet des valeurs.
- ◆ La « sérénité » acquise : ce n'était pas gagné d'avance. Gary a dû totalement changer le cadre de l'entreprise familiale, nous avons dû dépasser nos peurs. Mais maintenant, la sérénité l'emporte.
- ◆ La rencontre, l'échange humain, la considération vis-à-vis des consommateurs, des collègues, de nos enfants aussi.
- ◆ L'aspect créatif qu'est devenu mon métier et qui est ma passion première : développer « du beau », du « bon », un côté artistique qui est « mon premier amour ».

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Produire naturellement, que la nature et l'homme soient au cœur de notre système. « Etre nature », humainement et écologiquement.
- ◆ C'est un métier complexe, où il est nécessaire de mesurer les risques en permanence. L'enjeu de chaque matin, au petit déjeuner, c'est de se poser les bonnes questions pour décider de la bonne stratégie.
- ◆ On n'est jamais arrivé ! Le « Bio » n'est pas une fin en soi, il n'y a pas de sommet. Nous sommes toujours dans une ascension, tout en trouvant des satisfactions personnelles.
- ◆ Un parcours est unique et il y a une cohérence dans chaque parcours, chaque personne est logique avec ses choix, et c'est à respecter pour chacun. Il y a des milliers de façons pour arriver à l'agro-écologie.
- ◆ Mon métier s'ouvre maintenant à la pédagogie, à l'accueil, d'enfants, d'adultes, d'étrangers, et j'adore ! Ce qui me guide, c'est aimer ce que je fais, trouver mon équilibre. Ce qui m'anime c'est : j'ai fait quoi pour que cela évolue ?

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Mon côté créatif m'empêcherait de refaire la même chose ! La crise nous a forcés à être raisonnables et cela nous a obligés à développer des ressources importantes. Si c'était à refaire? Je ne sais pas... Ce que je vois c'est que je vais beaucoup mieux qu'il y a 20 ans ! Et j'espère moins bien que dans 20 ans !

6 - « L'AUTONOMIE ALIMENTAIRE COMME OBJECTIF »

Elevage ovin, polyculture - Tarn

Fonctionnement et fertilité des sols, circuits courts, autonomie alimentaire du troupeau


La force d'un groupe



Laurent Dejean

Age : 43 ans

Formation initiale : Bac comptabilité gestion, BTS comptabilité gestion, BPREA en alternance

Date d'installation : 2001

Implication dans les réseaux de Trame : trésorier de l'association Sol et Eau en Ségala membre du réseau APAD

Contact : gaec.dejean@live.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC Dejean (Mailhoc, Tarn)
- ◆ 95 ha - 600 brebis - 400 agneaux produits/an
- ◆ Agneaux en vente directe pour une majorité

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Laurent et son frère à temps plein. Depuis peu, la compagne de Laurent a rejoint l'exploitation.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Au moment de la reprise, l'exploitation de mon père comptait 400 brebis et 70 ha. L'installation s'est faite en binôme avec mon frère, mon père partant à la retraite. Notre logique était de minimiser au maximum nos investissements. Ma mère possédait de son côté un élevage de canards qu'elle valorisait en vente directe grâce à des outils de transformation initialement partagés en CUMA.

Les changements

En nous installant, nous avons repris 25 ha de cultures en plus et avons pour objectif de doubler le troupeau. A cette époque, la ration de l'élevage ovin était fortement dépendante d'achats externes, dont les prix ne cessaient d'augmenter. Par ailleurs, à mesure que le troupeau grandissait, nous étions de plus en plus « justes » pour produire les fourrages nécessaires à notre troupeau. Les prix des terrains étaient trop élevés pour nous agrandir. En 2006, nous avons alors décidé de réduire la taille du troupeau pour viser l'auto-suffisance et baisser les charges.

Quelques années plus tard, nous avons saisi l'opportunité du départ en retraite de notre mère pour valoriser les outils d'abattage et de transformation, acquis à titre individuel alors, pour tester la vente directe d'agneaux. Cet essai étant concluant de notre point de vue, nous avons franchi le cap de la vente directe et construit un atelier de découpe, plus près de l'élevage, pour une meilleure organisation du travail.

En 2011, étant donné que la vente directe se développait, j'ai pris en charge la gestion des cultures pour que mon frère se libère intégralement sur notre nouvelle activité. J'ai alors cherché des solutions pour réduire mon temps de travail au moment des semis d'automne. En 2013, j'ai fait mes premiers essais en Agriculture de Conservation des Sols, suite à des échanges avec des membres de l'association Sol et Eau en Ségala. Cela a été aussi un atout pour réduire mes charges de mécanisation et de consommation de carburant.

Les raisons

Deux composantes principales ont guidé nos choix : l'économique et le parcellaire. L'économique, je m'y réfère naturellement du fait de ma formation. Cela me paraissait logique d'être le moins dépendant possible des achats externes dont les coûts fluctuaient intensément. En visant l'autonomie alimentaire du troupeau, nous avons mis en cohérence la taille du troupeau et les capacités de production de notre parcellaire.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Le développement de l'activité de valorisation des agneaux en vente directe a engendré une réorganisation de nos responsabilités sur l'exploitation. Alors que je me sentais plus proche de l'atelier élevage, j'ai pris en main également les cultures. Pour dépasser les périodes intenses de charge de travail, notamment en automne, je me suis lancé en Agriculture de Conservation des Sols. Cela me permet de mieux lisser mon temps de travail au cours de l'année sur les cultures et d'orienter les productions végétales vers l'autonomie du troupeau.

Un point clé pour atteindre l'autonomie alimentaire du troupeau est de produire des protéines. Je fais des essais pour trouver la bonne rotation, une piste sera peut-être l'association de cultures.

Sur l'élevage, je dois progresser sur la gestion de l'état général des animaux et sur la mortalité. L'arrivée récente de ma compagne sur l'exploitation pourra contribuer à investir du temps sur ces axes d'amélioration. Par ailleurs, nous allons rebondir sur un incendie que nous avons subi pour créer une nouvelle bergerie où nous allons installer un système d'alimentation qui nous libérera du temps pour être dans le troupeau.

Les sources d'information

Je me renseigne beaucoup par moi-même via des articles, recherches Internet... J'échange aussi avec des membres de Sol et Eau en Ségala et mon comptable. J'ai également participé à des formations. De manière générale, je confronte de plus en plus mes nombreuses réflexions à l'extérieur. Cela me permet d'affiner et d'améliorer mon système.

L'apport du collectif

En participant aux rencontres de Sol et Eau en Ségala, j'ai vu qu'on pouvait avoir autant de rendement sans travailler les terres. A partir de là, je me suis dit qu'il fallait en faire moins au niveau du travail du sol. J'ai participé à une formation de Sol et Eau en Ségala où j'ai pris conscience de la nécessité de couvrir le sol en permanence. Sur mon objectif d'autonomie alimentaire, j'échange avec 2 adhérents de Sol et Eau en Ségala pour trouver les cultures adaptées.

LES BENEFCES

- ◆ Les changements mis en œuvre nous ont procuré de la souplesse. En étant davantage maître du prix de vente, notre trésorerie est plus régulière, on souffle.
- ◆ Meilleures conditions et organisation du travail.
- ◆ Résilience grâce à la diminution des achats externes pour l'élevage et la réduction des charges de matériel et de gazole.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je suis fier de valoriser mes produits jusqu'au consommateur.
- ◆ La vente directe est une occasion de présenter son métier et sa façon de produire, les consommateurs sont en attente d'information à ce sujet.
- ◆ Quand on est agriculteur, on se pose tout le temps une multitude de questions pour savoir si on est dans le bon sens. Il faut être capable d'anticiper, notamment l'augmentation des coûts, pour prendre les bonnes décisions.
- ◆ Il faut s'ouvrir aux autres, être capable de rencontrer des gens qui sont dans d'autres systèmes pour capter de nouvelles idées.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Avec le recul que nous avons, je me rends compte qu'il aurait été préférable de mettre en place la vente directe dès notre installation et de viser l'autonomie alimentaire de l'élevage plus tôt.

7 - « DE L'ALLONGEMENT DES ROTATIONS À L'AGRICULTURE DE CONSERVATION DES SOLS »

Polyculture élevage — Ardennes

Fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires


La force d'un groupe



Cyrille Ducat

Age : 40 ans

Formation initiale : BTS ACSE

Date d'installation : 1^{er} octobre 2004 (après avoir été responsable de silo pour une coopérative céréalière)

Implication dans les réseaux de Trame : vice-président du GDA de la Thiérache, administrateur FDGDA des Ardennes

Autres implications : 1^{er} adjoint d'Aubigny les Pothées

Contact : ducat.cyrille@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Aubigny les Pothées, Ardennes
- ◆ 135 ha dont 80 ha de cultures
- ◆ 45 vaches laitières (en GIE), leurs suites et des taurillons

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Cyrille Ducat travaille la plupart du temps seul, il a recours à de la main d'œuvre externe, une personne de confiance (0,25 UTH). Pour les chantiers de récolte, il travaille en banque d'entraide avec ses collègues de la Cuma.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

J'étais en système polyculture-élevage avec un quota laitier de 300 000 l. J'effectuais la traite seul. L'alimentation du troupeau était à base de maïs ensilage. Les contraintes de travail étaient très importantes, j'étais essoufflé, je me rendais compte que gérer seul une exploitation de ce type serait très difficile et que je devais m'engager dans la simplification pour gagner en confort de travail.

Les changements

J'ai allongé les rotations et diversifié les cultures. Je suis ainsi passé d'une rotation courte (colza, blé) à une rotation plus longue (5 à 6 cultures différentes). J'ai introduit des cultures de printemps comme l'avoine (alimentaire), le pois, l'orge d'hiver, et plus récemment, j'introduis les couverts végétaux sous colza. Ceci va me permettre de diminuer mon IFT. J'ai signé une MAEC polyculture-élevage impliquant un minimum de 40 % d'herbe dans mon assolement.

Les changements que je mets en place ont aussi un impact territorial. Je n'ai pas envie d'augmenter mon cheptel mais j'augmente ma production d'herbe. Je vais commercialiser ce surplus auprès d'un GAEC voisin qui possède un méthaniseur. Je suis intéressé pour récupérer le digestat car je dois faire attention au taux de matière organique dans mes sols. Je fais en plus de l'échange paille-fumier avec 3 voisins.

Je travaille beaucoup en entraide dans le cadre d'une Cuma. Nous réalisons les chantiers de récolte ensemble.

J'ai fait le choix de changer mon système pour transmettre à mes enfants un système propre, un sol qui soit sain, qui puisse produire. Le système dans lequel j'étais appauvrisait mes sols, leur structure se dégradait. A court terme, je n'ai jamais visé les rendements hauts, je regarde ce qu'il me reste à la fin. Ceci est d'autant plus vrai depuis que j'adhère au GDA de la Thiérache car nous comparons nos coûts de production, nos marges. Le conseiller, Didier, a une vision globale, une approche système très intéressante qui nous confronte. De plus, je fais partie du réseau Dephy depuis 2011 : nous sommes 12 dont 5 depuis le départ. Ce réseau m'a ouvert les yeux sur de nouvelles perspectives. Tout seul, je n'aurais jamais osé.

J'ai fait le choix de m'associer dans un GIE pour mon troupeau. Je garde mon tank, mon quota, mais nous sommes beaucoup plus nombreux pour effectuer la traite. Je suis plus disponible pour ma famille (j'ai 4 enfants).

Les risques

Je n'ai pas senti de risque, je savais que je devais aller dans ce sens. Je maîtrise mes coûts, je les connais, c'est certainement dû à mon expérience professionnelle précédente. Il faut accepter les pertes de rendement, mais si on connaît bien ses charges, on relativise.

LA MISE EN ŒUVRE DES CHANGEMENTS

Les difficultés rencontrées et les solutions

Je n'ai pas rencontré de difficultés particulières pour réaliser ces changements, si ce n'est qu'il faut être patient. Les résultats sont loin d'être immédiats, il faut garder la foi. J'ai l'impression de récolter les fruits de ces changements au bout de dix ans. Je constate que je passe beaucoup plus de temps à l'observation de mes parcelles qu'auparavant.

J'ai subi les regards critiques de quelques voisins, j'ai considéré qu'il s'agissait de leur curiosité. Ils me posaient des questions, je répondais, partageais. Ils ont vu que ça peut marcher, ils n'ont pas encore osé franchir le pas mais ils sont interpellés, posent beaucoup de questions, discutent.

Les sources d'information

J'ai rencontré quelques échecs bien sûr, j'ai parfois été découragé, ça fait partie de notre métier. A chaque fois, je les ai quantifiés, cela m'a permis d'être prudent. Dans ces moments de découragement, j'appelais mon conseiller GDA qui assure une permanence téléphonique. C'est une personne ressource au niveau technique. Mais il a quelque chose de plus, une oreille attentive et il cultive la positive attitude. C'est un sacré soutien.

Avec Internet, on a accès à une quantité d'information folle, ce n'est pas facile de s'y retrouver. C'est pour cela que nous avons besoin de référents, d'experts techniques. Nous les faisons intervenir en formation via le GDA.

L'apport du collectif

- ◆ Aller observer ce qu'il se passe ailleurs : lors du Festival des groupes en Bretagne, j'ai pu partager avec des agriculteurs qui ont des contraintes similaires aux miennes, comme des petites parcelles dans des zones vulnérables. J'ai pu voir qu'ils s'étaient adaptés et que l'agriculture de conservation fonctionne chez eux.
- ◆ Travailler en collectif permet de mettre en place des flux de matières sur notre territoire : dans mon cas, des échanges paille/fumier.
- ◆ Se comparer et oser : adhérer à un groupe nécessite d'y investir du temps mais fait gagner beaucoup. Tout seul, je n'aurais jamais osé, j'avais besoin d'être accompagné, d'échanger sur ce qui va et ce qui ne va pas, bouger pour ne pas ruminer. J'évalue où je me situe par rapport aux autres, parfois je pense être bon et finalement je me rends compte que je peux encore améliorer les choses, il y a de bonnes idées à prendre partout.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Satisfaction personnelle d'avoir réussi à améliorer la structure de mes sols et de participer à l'amélioration de la qualité de l'eau.
- ◆ Motivation : toutes ces questions techniques m'intéressent, aiguisent ma curiosité.
- ◆ Organisation à l'équilibre entre la ferme, la famille et les responsabilités.
- ◆ Temps pour les échanges, les responsabilités, m'occuper de mes 4 enfants et je pars en vacances 3 semaines par an.
- ◆ Efficacité de mon système moins soumis aux aléas économiques de l'élevage.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je trouve mon système efficace, mais je suis toujours sur le fil économiquement, c'est pesant.
- ◆ Notre métier est passionnant mais nous devons faire en sorte qu'il soit aussi épanouissant.
- ◆ Ma motivation à avancer est la technique, c'est un challenge permanent.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je referais la même chose mais en m'appuyant sur des références pour mon type de sol. Cela manque cruellement. Pour le moment, au sein du GDA, nous nous rapprochons de la Belgique, où nous avons trouvé un expert de l'agriculture de conservation des sols qui va nous accompagner.

8 - « JE COMBINE AGRICULTURE DE CONSERVATION DES SOLS ET AGROFORESTERIE »

Grandes cultures — Deux-Sèvres

Fonctionnement et fertilité des sols, paysage et biodiversité


La force d'un groupe



Raphaël Gardot

Age : 42 ans

Formation initiale : BTS aménagement paysager.

Date d'installation : Agriculteur depuis 2008.

Implication dans les réseaux de Trame : adhérent de l'APAD Centre Atlantique.

Autres implications : adhérent du CIVAM du Marais Mouillé (Deux-Sèvres).

Contact : rgardot@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Localisée à St Georges de Rex (Deux-Sèvres)
- ◆ À cheval entre le Marais Poitevin et la Plaine
- ◆ 150 Ha de cultures d'hiver, d'été et intermédiaires

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Je travaille seul sur l'exploitation et pratique l'entraide avec un voisin.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Avant mon installation, j'étais salarié d'une entreprise d'espaces verts et je créais des jardins. En allant chaque jour travailler à l'extérieur de mon territoire natal, j'étais frustré de ne pas être acteur de mon milieu. Je voyais le paysage se transformer, les haies arrachées, sans pouvoir intervenir. J'aime le marais où j'habite, c'est vert et le paysage change tout le temps, j'aime l'eau et je fais du kayak. Par contre, je n'aimais pas voir les grandes surfaces de plaine avec le sol nu après les récoltes.

Les changements

J'ai repris l'exploitation de mon oncle qui était déjà sans labour. J'ai alors introduit des légumineuses dans l'assolement (féverole, luzerne, lentille) pour réduire les achats d'engrais azotés et augmenter l'autonomie. J'ai remplacé les couverts à base d'avoine par des couverts à base de féverole qui sont plus faciles à détruire. Je ne fais plus de blé 2 années de suite sur la même parcelle pour diminuer les maladies cryptogamiques et les attaques de pucerons. J'ai installé des rotations longues afin de diminuer les herbicides notamment sur les cultures d'hiver. J'épands des déchets verts fournis et broyés par deux paysagistes, ce qui nourrit mon sol. Tous ces changements, entre 2008 et 2014, m'ont permis d'installer un système céréalier cohérent en agriculture de conservation des sols. Et en 2015, j'ai affecté une parcelle de 11 Ha à l'agroforesterie.

Les raisons de l'agroforesterie

Les rangées d'arbres sont plantées à 32 mètres d'écartement. J'ai planté des noyers, des cormiers et des alisiers dont le bois d'œuvre arrivera à maturité dans 60 ans. Je voulais remettre des arbres dans la plaine pour apporter ma contribution au paysage et offrir des coupe-vent aux promeneurs, surtout aux cyclistes. Je recherche la production maximale de biomasse quand j'additionne la récolte des cultures et la biomasse des arbres. J'augmente la valeur patrimoniale de l'exploitation, les arbres sont inscrits au bilan. Les auxiliaires des cultures sont favorisés dans la bande de 2 mètres sous les arbres et la matière organique issue de la décomposition des feuilles des arbres est restituée au sol.

Les risques

Je ne bénéficie pas d'irrigation et en cas de sécheresse, je prend de gros risques sur le rendement. En semis direct, les sols sont plus froids au printemps. Il faut accepter de semer plus tard que les voisins, donc être capable de résister à la tentation de faire comme les autres. Mais il faut dire que les risques d'aléas sur les rendements sont atténués par la réduction des charges (intrants et mécanisation).

Les difficultés rencontrées et les solutions

Mon système de conservation des sols serait plus cohérent avec de l'élevage. Or, je travaille seul et il n'est pas question pour moi de me donner plus de travail. Je souhaite faire de l'agriculture de conservation des sols sans utiliser les produits phytosanitaires. C'est vraiment le défi que nous avons à relever pour les années à venir.

Les sources d'information

Avec la transition vers l'agro-écologie, j'ai acquis des connaissances sur la vie du sol, sur les variétés, sur les techniques de semis direct. J'ai acquis des savoir-faire d'observation. J'ai été amené à présenter en public mon métier et les spécificités de mon système. A l'avenir, j'aurai besoin de plus d'informations pour arriver à vendre des services environnementaux. Par exemple, j'ai découvert trop tard que la plantation d'arbres aurait pu être financée par la fondation Yves Rocher.

L'apport du collectif

Je suis adhérent du Civam « Marais Mouillé » composé de 30 agriculteurs et d'habitants du marais. C'est un lieu où nous avons des échanges techniques et nous organisons un café citoyen pour aborder des sujets tels que la gestion des niveaux d'eau dans le marais, la santé des abeilles, l'intérêt des circuits courts, l'évolution du paysage. Même si on peut se faire « engueuler » par les citoyens, ces échanges augmentent la compréhension entre habitants du territoire.

Je suis adhérent de l'APAD Centre Atlantique et j'ai fait partie du projet Casdar « ACS en Marais Poitevin » depuis janvier 2014. Avec ce groupe, j'ai rencontré des agriculteurs avec des histoires bien différentes de la mienne. Je me suis constitué un nouveau réseau de relations et j'ai grandi en autonomie de décision. Avec ce groupe, j'ai osé semer dans des couverts vivants et j'ai changé ma façon de regarder le sol. Quand je me promène avec ma bêche, je cherche des réponses à des questions : Le sol est-il protégé en surface ? Quelle est la densité des galeries de vers de terre ? Comment circule l'eau dans le sol ?

LES BENEFICES

- ◆ Mon système agro-écologique rend des services à l'écosystème. Il favorise les oiseaux de plaine qui nichent au sol (alouettes et outardes canepetières). En 2016, un couple d'élanions blancs avait élu domicile sur une parcelle, ce qui est très rare, attiré par les campagnols que les rapaces aiment bien.
- ◆ Il favorise le gibier (le lièvre) et les abeilles. Les couverts ont des fleurs mellifères à plusieurs époques de l'année.
- ◆ Il favorise la diversité floristique, dans et autour de mes parcelles, grâce aux rotations et à la faible fréquence des traitements phytos.
- ◆ La couverture permanente du sol réduit l'érosion et les transferts de polluants. Ceci est très peu connu car, dès qu'il pleut, la Sèvre Niortaise devient maron, la Baie de l'Aiguillon s'envase et les retenues artificielles coûtent cher à dévaser.
- ◆ Il favorise l'atténuation du changement climatique. Mes parcelles affichent 5 % de matière organique grâce à l'absence de travail de sol et l'enfouissement des couverts.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Les ressources naturelles de la planète sont limitées. Chaque décision que je prends sur mon exploitation a des répercussions dans l'écosystème.
- ◆ Hier, j'ai consommé du bois d'œuvre pour faire ma maison, aujourd'hui je produis du bois pour les générations à venir.
- ◆ Je vais laisser à mes enfants un capital qu'il reviendra d'entretenir et de valoriser.
- ◆ Si un éleveur prend ma suite sur l'exploitation, il y aura des parcelles favorables.
- ◆ C'est un raisonnement économique à long terme. Alors que la comptabilité classique ne rend pas compte de la création de cette richesse.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Il faut observer le sol, cultiver la vie et nourrir son sol. Il faut transformer au maximum les rayons du soleil en biomasse. Il faut se donner du temps pour mesurer les réussites. Les évolutions se font lentement.

9 - « IL M' A FALLU 7 ANS D' EXPÉRIMENTATION POUR CONFORTER MON PASSAGE EN BIO »

Maraichage — Bouches-du-Rhône

Agriculture biologique, circuits courts, réduction des phytosanitaires



Jérôme Laplane

Age : 57 ans

Formation initiale : BTS Maraichage

Date d'installation : 1991 (après 7 ans en aide familial)

Implication dans les réseaux de Trame : Ceta du Pays d'Aubagne, Réseau des magasins de producteurs de PACA (adhérents de la FRGEDA PACA),

Autres implications : administrateurs de 3 associations (les AMAP de Provence, ADEAR 13, échanges de pratiques avec des agriculteurs-trices du Cameroun)

Contact : laplane.jerome@gmail.com

L'EXPLOITATION

- ◆ Potagérome (Roquevaire, Bouches du Rhône)
- ◆ 7,5 ha de maraichage dont 3000 m² de tunnels froids et 1 ha de fruits rouges, 450 poules
- ◆ Vente directe

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Jérôme Laplane à temps plein
- ◆ 2 CDI à temps plein (production), 2 salariés pour la commercialisation au marché (uniquement les mercredis)
- ◆ 2 à 3 saisonniers (production)

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Mon père produisait de manière conventionnelle sur 1,5 ha. Il a installé, dans les années 60, les premières serres en verre de la région. La commercialisation était orientée uniquement vers des grossistes et nous subissions de très lourdes contraintes de trésorerie.

Les changements

Dès mon installation, pour améliorer le problème la trésorerie, j'ai développé la vente au détail sur les marchés des villages avoisinants et augmenté la surface en abris froids.

Après quelques années de culture conventionnelle, pendant lesquelles j'avais déjà une sensibilité écologique (je n'utilisais aucun engrais chimique, mais des apports organiques, la gestion des insectes tenait compte des prédateurs naturels...), je suis finalement arrivé à des impasses techniques pour certaines productions (fraises).

Soit je suivais l'influence de mes études et développais des cultures hors sol, en hydroponie, soit je passais en Bio. Je souhaitais convertir mes productions mais je doutais. Est-ce que mon débouché allait suivre ? J'étais convaincu qu'étant aux portes de Marseille, dans un contexte déjà périurbain, je pouvais développer la vente directe.

Pendant 7 ans, j'ai expérimenté, je me suis informé au travers de rencontres, d'échanges avec d'autres paysans, de formations. Et puis j'ai eu certains déclics qui ont conforté mon passage en Bio en 1998. D'une part la naissance des AMAP en France, à Aubagne. Les consommateurs sont venus me chercher pour en créer une mais en Bio, ce qui m'a rassuré sur mon choix, je me suis senti soutenu, porté par les consommateurs même quand la production manquait. Et d'autre part, l'investissement du salarié (occasionnel car étudiant à l'époque), arrivé en 1997, et présent à mes côtés depuis 20 ans. Il s'est énormément impliqué sur la partie technique, ce qui m'a dégagé de l'énergie mentale pour innover par ailleurs. J'ai ainsi développé un atelier de poules pondeuses et plus récemment un atelier de transformation de sorbets.

Le plus gros risque pour me lancer était l'absence de « béquille » chimique en cas de fort aléa et le second était la clientèle : est-ce qu'elle allait suivre ? J'étais dans un état d'esprit de challenge, je n'aurais rien lâché jusqu'à épuisement et il n'y a pas eu épuisement. Et pour oser passer le pas, mon père, bien qu'il ne m'ait pas soutenu, ne m'a jamais freiné.

Les difficultés rencontrées et les solutions

J'ai rencontré des difficultés techniques récurrentes pendant les 3 premières années, suite au passage en Bio. J'ai alors fait des essais, expérimenté, sans garantie d'y arriver. La part de « cérébral » dans le métier est très importante et intéressante, je me remets en question, en profondeur, régulièrement. J'ai aussi trouvé des personnes de confiance, comme M. Audier, maraicher à Aix en Provence. Nous avons énormément discuté, échangé, confronté nos observations. Ce fut ma seule référence sur laquelle je me suis appuyé, puis des lectures.

Enfin, j'ai toujours géré ma ferme comme une ferme ouverte où j'ai reçu et je reçois encore des groupes, des étudiants, des agriculteurs. Ce sont souvent les questions de personnes extérieures qui contribuent à se remettre en cause, à interroger ses pratiques. Je pense que c'est un véritable atout. Et ceux qui ont fait un passage chez moi sont ceux qui s'installent sur le territoire, nous gardons beaucoup de relations d'entraide.

Mais à l'époque de mon passage en bio, mes confrères me regardaient avec beaucoup de curiosité en me demandant « Tu y arrives toujours ? T'es encore là ? ». Ils ont parié sur mon échec et moi, ça m'a encore davantage motivé.

Les sources d'information

Je fais des lectures, je me suis formé régulièrement et je garde cet état d'esprit d'ouverture qui crée des rencontres, des échanges de pratiques que ce soit au niveau local, départemental ou international.

L'apport du collectif

Le collectif est essentiel à deux niveaux. En interne, sur la ferme, l'investissement du premier salarié et notre rapport de confiance et de partenariat ont contribué à développer la ferme, à la diversifier et à se soutenir, à être moins seul. En externe, sur le territoire, je pense qu'il est primordial de faire partie d'un groupe. Ma participation au Ceta ne m'a pas spécialement aidé d'un point de vue technique, mais je souhaite en être car quand quelque chose se passe, nous avons plus d'énergie à le faire ensemble et cela continue de se vérifier actuellement avec la récente ouverture d'un magasin de producteurs.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Je travaille en adéquation avec mes valeurs.
- ◆ Le plus important pour moi personnellement c'est le plaisir, l'émotion. Je me sens le médecin de famille de mes consommateurs.
- ◆ Le passage en AB a pérennisé 2 emplois.
- ◆ J'ai un fonctionnement qui me fait extrêmement plaisir, avec de bons retours des consommateurs.
- ◆ Je me sens satisfait d'avoir pu et de pouvoir évoluer (œufs, sorbets).
- ◆ Je suis fier d'aider des porteurs de projets en AB qui réussissent leur installation.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je pense que travailler seul est un « fantasme » et qu'il est bien plus adapté à notre métier d'être au moins deux, ainsi on discute, on avance (salarié ou associé).
- ◆ Les salariés sont des atouts majeurs pour le métier. Il n'est pas question pour moi d'embaucher une personne qui ne ferait que les corvées et basses besognes, cela ne marcherait pas. Le salarié devient un collaborateur et cela change tout. Le collectif, c'est important, même à l'échelle de la ferme et de la production.
- ◆ Le métier, pour moi, a changé tout au long de mon parcours. Je suis passé du conventionnel au Bio, de la vente en gros à la vente aux détails, puis j'ai développé l'élevage, la transformation. Chaque année le climat change, les productions aussi, ce n'est pas figé, pas routinier, pas bloquant
- ◆ Aujourd'hui, mon fils va mener les futurs projets d'évolution. Il a la volonté de développer une production d'insectes comestibles. Pour l'instant, c'est simplement une idée.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

J'aurais aimé bénéficier d'un tutorat et être accompagné, cela m'aurait aidé. Aujourd'hui, je le fais sur ma ferme. Je regrette aussi de ne pas être passé en Bio tout de suite, d'avoir douté. Au début, j'ai reproduit le schéma de mon père puis il m'a fallu 7 ans pour expérimenter et réaliser des changements profonds.

10 - « UNE INSTALLATION DE MÉTHANISATION DANS UN PRINCIPE D'ÉCONOMIE CIRCULAIRE »

Elevage porcin, méthanisation, polyculture — Aisne
Energies renouvelables, santé du troupeau



Quentin Lequeux

Age : 27 ans

Formation initiale : BTS Analyse et Conduite des Systèmes d'Exploitation (ACSE)

Date d'installation : en cours d'installation

Implication dans les réseaux de Trame : adhérent de l'Association des Agriculteurs Méthaniseurs de France (AAMF)

Contact : quentinlequeux02@gmail.com

LES EXPLOITATIONS

3 sociétés à Anguilmcourt le Sart (Aisne) gérées en famille

- ◆ SCEA les Coutures : élevage naisseur-engraisseur - 420 truies
- ◆ SCEA Lequeux Père et Fils : 340 ha : betteraves (vendues en sucrerie), maïs, blé, escourgeon (3 céréales alimentant l'élevage)
- ◆ SARL Bio-Aisnergie : méthanisation—cogénération : 450 kWe revendus à EDF, 460 kWth (chauffage installation, porcherie et séchoir polyvalent)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Philippe et Pascal Lequeux : 2 frères, détenteurs actuellement à 50 % chacun des trois sociétés.
- ◆ Quentin : fils de Philippe, spécialisé sur la méthanisation.
- ◆ Simon, fils de Philippe et frère de Quentin, spécialisé sur la partie cultures.
- ◆ Fabien, gendre de Pascal, spécialisé sur la porcherie.
- ◆ 4 salariés

Quentin, Simon, et Fabien ont chacun une EURL de prestation de service et facturent leur temps aux 3 sociétés.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Au début des années 2010, Philippe et Pascal géraient l'élevage porcin et la ferme. Je suis venu travailler en 2011, au début sur la porcherie. Philippe et Pascal approchaient de la retraite et souhaitaient développer l'activité pour préparer l'arrivée de la nouvelle génération. Chez nous, récupérer des terres est difficile et l'activité d'élevage porcin était en crise. Agrandir la ferme ou l'élevage ne paraissait pas la bonne solution. De plus, ils souhaitaient que les enfants ne prennent pas la place d'un salarié et que chacun puisse avoir son activité distincte. Ils ont décidé de créer une activité de méthanisation qui viendrait se positionner entre les cultures et l'élevage, dans une idée d'économie circulaire.

Les changements

Aujourd'hui, je suis spécialisé sur la méthanisation, entrée en fonctionnement en 2015, qui produit du biogaz et 18000 t de digestat. Le digesteur est alimenté par la pulpe de betterave surpressée que nous récupérons de la sucrerie, le fumier d'un club hippique à qui nous vendons notre paille, des issues de céréales de silos situés à moins de 10 km, le lisier de la porcherie et, selon les opportunités, des déchets humides de légumes, parfois de fruits.

Le biogaz est consommé par un moteur de cogénération qui produit de l'électricité revendue à EDF et de la chaleur. La chaleur est utilisée pour chauffer le digesteur, la porcherie et un séchoir polyvalent.

Nous séchons 800 t de maïs (économie de frais de séchage que nous payions avant à la coopérative et de frais de transport), des plaquettes de bois, ensilage d'herbe, pulpe de pomme de terre, pulpe de betterave, céréales.

Grâce au chauffage, nous avons amélioré l'ambiance dans la porcherie. L'hiver, nous pouvons ventiler beaucoup plus et cela évite des problèmes sanitaires. Nous n'utilisons plus d'antibiotiques (à part en curatif). Les animaux dépensent aussi moins de calories corporelles pour se réchauffer et nous avons gagné en indice de consommation. Nous sommes en train de rénover les places de maternité, en installant des sols chauffés avec la chaleur produite par la méthanisation pour les porcelets, ce qui permet de supprimer les lampes à infra-rouge et d'économiser ainsi de l'électricité.

Le digestat est épandu chez nous et des voisins. Niveau fertilisation, nous sommes autonomes à 80 %. Nous avons investi dans un matériel spécial : une rampe d'épandage sans cuve de 15 m reliée par un tuyau de 2 km à chacune des lagunes dans laquelle on stocke le digestat. Ce système, plus léger en poids qu'une cuve à lisier attelée à un tracteur, nous permet d'entrer dans les champs pour fertiliser au printemps, quand les plantes en ont besoin, et d'augmenter le débit de chantier.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Nous avons commencé à développer le projet de méthanisation à deux avec mon oncle en 2011. Il a fallu 4 ans de démarches administratives, de préparation avec le constructeur, de travaux avant la mise en fonction de l'unité en janvier 2015. Pendant cette période, c'est surtout l'administratif qui a été compliqué. Heureusement, mon oncle a travaillé chez Isagri avant et a eu des responsabilités au Crédit Agricole. C'est lui qui a beaucoup fait sur cette partie et son relationnel a été très utile.

Une fois l'unité en fonctionnement, il faut savoir que dans tout projet de méthanisation, il faut environ un an pour trouver un équilibre. Pendant cette période, ce sont des alarmes, des pannes mécaniques, des nuits sans dormir. Une unité de méthanisation se gère 365 jours par an, 24h/24 h. Notre chance, c'est d'être plusieurs, il y en a toujours un pour gérer les astreintes et les alarmes.

Les sources d'information

Nos sources d'information sont l'association AAMF (Association Agriculteurs Méthaniseurs de France), un nouveau groupe monté par la Chambre d'agriculture pour favoriser les échanges entre Méthaniseurs du Nord de la France, les fournisseurs de la méthanisation, en cas de panne.

L'apport du collectif

L'association AAMF est très importante pour nous à deux titres :

- ◆ en regroupant des agriculteurs méthaniseurs de toute la France, elle permet de faire poids auprès du Ministère en charge de l'environnement et de lever des blocages administratifs : récemment la revalorisation du tarif d'achat de l'électricité et la prolongation du contrat de rachat d'EDF ;
- ◆ en nous permettant d'échanger avec d'autres agriculteurs méthaniseurs sur nos différentes problématiques : approvisionnement, fonctionnement, démarches administratives.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Installation de la jeune génération.
- ◆ Économie de transport, d'électricité, d'éléments fertilisants extérieurs, de frais de séchage, de consommation sur l'élevage.
- ◆ Diminution des émissions de gaz à effet de serre et de la consommation d'énergie fossile.
- ◆ Chauffage et meilleure ventilation dans la porcherie : meilleur confort de travail pour les salariés, meilleure santé des animaux, suppression des antibiotiques en prévention...
- ◆ Traitements phytosanitaires ultra-bas-volumes (déjà mis en place par la génération des parents).

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Notre pilotage et nos pratiques sont raisonnés dans leur globalité. Nous conservons notre niveau de rendement, tout en économisant de l'argent et en respectant plus l'environnement.
- ◆ Nous sommes fiers de notre travail et je crois que les salariés sont fiers eux aussi de travailler chez nous.
- ◆ Les 4 à 5 ans à venir vont être une phase de transition à l'issue de laquelle mon père et mon oncle seront à la retraite. Durant cette période, mon frère, mon cousin et moi, devons reprendre en main les trois sociétés, et notamment toute la partie administrative actuellement encore gérée par mon père et mon oncle.
- ◆ La force de notre structure, c'est notre bonne entente, qui permet de faire fonctionner ensemble ces trois sociétés, dans un principe d'économie circulaire. Cette entente me tient particulièrement à cœur.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Pendant la phase de montage du projet de méthanisation, nous aurions eu besoin d'un pôle de soutien aux porteurs de projet. AAMF appuie les propriétaires d'installation en fonctionnement ou en finalisation de projet. Il faudrait une autre structure pour appuyer les porteurs de projet dans le parcours du combattant que constitue le montage du projet.

11 - « CHANGER NOS PRATIQUES ET RETROUVER DU SENS À NOTRE MÉTIER »

Elevage bovin laitier— Transformation — Nièvre

Agriculture biologique, autonomie alimentaire du troupeau, énergies renouvelables, fonctionnement et fertilité des sols, santé du troupeau



Jean-Paul et Nadine Loisy

Age : Jean-Paul 59 ans et Nadine 55 ans

Formation initiale : BTS Productions animales (Jean-Paul)

Date d'installation : Jean-Paul en 1983 et Nadine en 1993

Implication dans les réseaux de Trame : adhérents Actrices Nivernaises

Autres implications : adhérents Cuma, Gabni, Caprinièvre (fromagers ovins, bovins, caprins), La part du Colibri, SAP (Solidarité avec les paysans)

Contact : jpn.loisy@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ EARL du Bon Accueil (Osseux—Rouy, Nièvre)
- ◆ Production de lait (460 KI), transformation (330 KI) et commercialisation de fromages-crème-beurre
- ◆ 135 ha (prairies, méteil, maïs)
- ◆ 120 UGB dont 80 vaches laitières
- ◆ Vente directe magasin à la ferme, marchés, GMS locaux

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Jean-Paul et Nadine sont les chefs d'exploitation de l'EARL.
- ◆ Ils emploient 11 salarié-e-s, soit 9 ETP salariés et 11 ETP avec Jean-Paul et Nadine.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

En 1983, je m'installe sur l'exploitation familiale intensive de production de lait et de transformation de fromages. J'applique ce que j'ai appris : ration « maïs ensilage à volonté, tourteau de soja et urée » pour faire du lait. Dans les années 2000, face à des problèmes de santé du troupeau et à un ressenti de mal-être, nous nous posons beaucoup de questions, Nadine et moi-même, sur la manière de produire, le sens de notre travail. Nous prenions peu à peu conscience des conséquences de ce mode de production sur l'environnement et nous voulions évoluer, mais sans trop savoir vers quoi.

Les changements

En 2007, nous participons à une formation « *Donner un second souffle à votre vie professionnelle* » : c'est le déclic pour réaliser « notre vie rêvée ». La décision de convertir la ferme à l'agriculture biologique avec une stratégie d'autonomie en fourrage et protéines, le séchage en grange, l'arrêt de tous les traitements sur les champs et les animaux est prise.

C'est une révolution des pratiques dans toute la globalité de la ferme : arrêt du labour ou labour superficiel, développement des énergies renouvelables avec une chaudière bois déchiqueté, inventaire des haies, arbres et berges de rivière, plan de gestion du bois sur la ferme avec l'ONF de façon à être autosuffisant en chaleur. Le chauffage solaire en grange sèche le foin des prairies semées en multi espèces : RGA, fléole, dactyle, luzerne, trèfle, fétuques des prés. La récolte précoce des foins permet de gagner en protéines, nouvelle production de méteil...

Le passage en Bio et la décision d'arrêter tous les vaccins pour les animaux, de limiter les antibiotiques nous amènent à revoir l'alimentation et les soins du troupeau : équilibre de fibres et de protéines autoproduits, développement de médecines complémentaires : homéopathie, aromathérapie. Le forage et la méthode de dynamisation de l'eau renforcent les traitements homéopathiques.

Les seuls achats effectués hors exploitation sont de la féverole et de la luzerne déshydratées les années de sécheresse.

Nous avons fait le choix de la production locale en AB pour une consommation locale et participons à plusieurs réseaux : l'association « La part du Colibri », Caprinièvre, la SAP (Solidarité avec les Paysans).

Les difficultés rencontrées et les solutions

Le regard des voisins, de l'entourage familial, le risque financier en cas d'échec, les choix d'investissements : ces freins, nous les avons évacués de nos têtes avec un exercice salvateur pendant la formation : le fait d'exploser le mur de papier sur lequel ils étaient écrits, ça a été comme une libération ! Nous avons écrit nos objectifs et les étapes du projet avec l'autonomie au centre : depuis, nous n'avons plus remis en cause le chemin tracé.

Nous avons beaucoup communiqué, auprès de la famille, des salariés, dans notre environnement : pourquoi changer et vers quoi nous voulions aller. Les salariés se posaient des questions sur ces changements. Ils sont allés en formation homéopathie pour comprendre pourquoi ils faisaient les traitements autrement. Au niveau économique, nous reprenions les charges de chaque poste de l'exploitation et étudions comment réduire le coût global des intrants. Au niveau technique, nous allions voir ceux qui avaient l'expérience des changements sur leur ferme, par ex. pour le séchage en grange ou les prairies multi-espèces. Le fait que Nadine et moi nous soyons dans la même perspective de changement a été primordial.

Les sources d'information

Nous cherchions les bonnes informations sur chaque sujet travaillé : nous employions nos vacances à visiter des fermes, des bâtiments, à rencontrer des agriculteurs et techniciens, en agriculture biologique, en prairies multi-espèces, en non labour. Ça m'a ouvert les yeux et donné envie de faire partie d'autres réseaux comme BASE, Eco-Dyn avec Ulrich Schreier, le RAD avec Konrad Scheiber, le groupe homéopathie de la Nièvre avec les « Actrices nivernaises ».

L'apport du collectif

Nous participons au groupe homéopathie : 1 fois par mois chez les uns et les autres et une formation de 4 jours/an avec un vétérinaire. Notre adhésion au groupe « Actrices nivernaises », l'association « La part du Colibri », les échanges avec d'autres groupes homéopathie, le groupe de fromagers pour la marque collective nivernaise concrétisent notre engagement dans les initiatives qui favorisent le lien social, l'environnement et la consommation bio et locale. Au fil des années, je constate que la nature est bien faite : la symbiose dans le milieu naturel fonctionne aussi pour l'humain lorsque la coopération prend le pas sur la concurrence ! C'est un vrai changement dans la façon de voir les choses.

LES BENEFICES

- ◆ Un mieux-être personnel par rapport à il y a 10 ans, une meilleure écoute du corps.
- ◆ Un impact positif sur les salariés de l'entreprise : plus serein, ma relation avec les salariés est meilleure, je fais des retours positifs pour la qualité de leur travail et c'est plus de motivation et d'implication de leur part, plus d'autonomie et d'autogestion : le stock, la gestion de la qualité, la clientèle sont gérés de a à z par les salariés.
- ◆ Une continuité dans notre projet défini il y a 10 ans : nous allons nous former avec le CER pour préparer notre retraite au niveau fiscal et patrimonial et la transmission. Faire en sorte que l'exploitation soit repreneable : les compétences et les processus de production sont déjà maîtrisés. Nous avons à cœur de transmettre les savoirs acquis ces dernières années et continuer à témoigner pour essaimer.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Nous avons mis des années pour mettre en place un système autonome et équilibré en alimentation, énergie, intrants, santé du troupeau. J'ai gagné en confiance et je me sens serein.
- ◆ Mon rapport à la nature a changé, dans mes relations aux animaux par exemple : un troupeau en bonne santé, c'est un confort de vie : les bêtes sont calmes, dociles, elles ne craignent pas les traitements traumatisants (piqûres, écorchages que je ne fais plus).
- ◆ J'observe autrement mes champs avec une bêche pour regarder le sol.
- ◆ Je suis de plus en plus sollicité, pour les visites, pour témoigner, intervenir et fournir des collèges en fromage, les dégustations.
- ◆ Je fais ma part pour faire évoluer les choses auxquelles je crois : j'invite des conventionnels aux tours de plaines des bios : après l'étonnement, le changement est contagieux !

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Faire cette formation 5 ans plus tôt ! Après 10-15 ans de métier, elle est nécessaire pour sortir de sa ferme, avoir du recul, prendre conscience de ses valeurs, bien poser le problème. Et les solutions apparaissent. J'ai apprécié les compétences des intervenants, la pédagogie, le rythme, l'intégration des processus... comme la formation « Second souffle » ou « les 3 jours des présidents » de la FNGeda où l'on apprend à se poser les bonnes questions, à formuler les objectifs et les étapes, qui permettent de trouver l'énergie pour les réaliser.

12 - « SOIGNER AUTREMENT LE TROUPEAU POUR ÊTRE EN ACCORD AVEC SOI-MÊME »

Éleveurs bovin laitier — Doubs
Santé du troupeau


La force d'un groupe



Isabelle et Xavier Lombardot

Age : Isabelle (45 ans) et Xavier (49 ans)

Formation initiale : BTS Compta-Gestion/Bac Pro agricole

Date d'installation : 1989 pour Xavier et 1997 pour Isabelle

Implication dans les réseaux de Trame : Groupe de développement GAD 25 – trésorière FDGeda du Doubs – Groupe médecines alternatives Trame – GIEE Herbe@venir

Autres implications : Elue Chambre d'agriculture Doubs — Territoire de Belfort

Contact : xavier.lombardot@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Aubonne, Doubs
- ◆ 76 ha - 100 % herbe
- ◆ 40 vaches laitières Montbéliardes (90-100 bêtes en total), AOP Comté

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Isabelle et Xavier sont en GAEC et travaillent à plein temps sur l'exploitation agricole. Depuis mars 2017, ils ont salarié leur fille à 20 %. Ils pratiquent l'entraide 1 dimanche soir sur 2 avec un autre couple.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

L'exploitation produit du lait à Comté et, depuis toujours, notre attention est centrée sur le troupeau. Elle fonctionnait de manière traditionnelle jusqu'en 1998 : nous faisons beaucoup de traitements préventifs avec le vétérinaire : vaccination systématique, piqûres pour les fièvres de lait, si une vache tombait malade, on appelait le vétérinaire. Les animaux n'étaient pas moins malades. On faisait confiance au vétérinaire et on ne se posait pas de question. A l'école, ni Xavier ni moi n'avons entendu parler de médecines alternatives. Les traitements n'empêchaient pas les problèmes sanitaires sur le troupeau. C'était décourageant.

Les changements

Le déclin m'est venu après la naissance de mon 2^{ème} enfant. Tous les mois, il était sous antibiotiques. Un jour, en sortant de chez le médecin, j'étais énervée, je voulais changer notre façon de soigner. J'ai suivi une formation homéopathie organisée par le CETAF de Pontarlier avec le GIE Zone Verte en 2000. L'homéopathie est difficile à utiliser, j'avais de bons résultats sur certaines maladies mais pas sur tout : l'arrêt des antibiotiques aux tarissements ou les mammites, ça fonctionnait, mais pas sur les panaris. Avec le GAD 25, j'ai suivi une formation sur l'utilisation des huiles essentielles pour la santé humaine avec un pharmacien et j'ai commencé des essais sur la famille, puis sur les animaux. J'ai suivi d'autres formations (OBSALIM, aromathérapie) avec mon groupe et je perfectionnais mes essais. Après ces formations, je ne regardais plus de la même façon les animaux et j'avais une autre relation avec les bêtes.

Ce qui m'a confortée dans ces changements, c'est une prise de conscience, renforcée par l'effet du réseau des groupes : l'AG de la FRGeda Franche-Comté, en 2012, portait sur le thème de l'antibio-résistance. Le médecin qui intervenait disait que dans 50 ans, on ne pourrait plus soigner une gastroentérite. Ça m'a fait réfléchir, j'ai continué à chercher à soigner autrement mon troupeau. Les échanges sur la santé du troupeau dans les groupes nous ont amenés à revoir l'alimentation : en donnant moins de concentré aux vaches, surtout en fin de lactation, nous n'avons pas de différence de production depuis 10 ans ! Si les traitements en aromathérapie restent chers, on gagne sur l'économie de concentré, certaines pratiques comme le tarissement avec l'homéopathie ramènent le coût de 15 à 20 €/VL à 2 ou 5 € pour 10 VL ! Mais je dirais que ce ne sont pas ces économies qui me font changer : c'est quoi 1000 € sur une ferme ? Je constate qu'en faisant comme ça, je me sens plus en accord avec mes valeurs de respect de la nature, de l'animal, l'envie de ne plus utiliser de la chimie partout. Je me sens plus autonome dans la prise de décision, j'acquiers des compétences et c'est très satisfaisant.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Au début, le plus dur, c'est sans doute de gérer la peur : si le tarissement rate, il y a des risques de mammite, ce sont des frais, des cellules, un prix de lait en baisse et même la perte d'une bête. La pression de l'entourage est forte, même entre Xavier et moi : « *T'as intérêt que ça marche !* ». Tout le monde te fait peur : « *Si tu fais ça, ça ne soigne pas, ça ne sert à rien !* ». On m'appelait « *la sorcière d'Aubonne* » ou encore « *tu veux passer en bio ?!* ». Il y a des a priori, du scepticisme, je me sentais sous observation mais je n'étais pas gênée.

Parfois, je ne sais pas trop où je vais, j'ai des doutes. J'essaie quand même et je sollicite du soutien : le pharmacien avec qui j'ai fait les formations, les collègues agriculteurs et Xavier. Je suis tellement convaincue que c'est la bonne voie ! Maintenant, je n'utilise plus d'antibiotique au tarissement, même quand j'ai un niveau élevé de cellules. Nous avons peu de casse. Il faut bien sûr partir avec un troupeau sain dans ce type d'expérimentation. Avec de gros problèmes sur le troupeau, il ne faut pas tout changer. Au début, j'ai fait un essai de traitement sur 10 vaches, comme ça a marché, j'ai passé tout le troupeau. C'est ainsi que nous sommes passés de 100 % antibiotique à 0 au tarissement.

J'ai l'habitude de tout préparer : j'ai un cahier, des porte-vues, je note les protocoles, ce qui marche. J'ai les huiles essentielles, le matériel pour les préparations (pipettes, compte-gouttes). Je peux compter sur le pharmacien pour l'aide à la préparation, les bonnes doses. C'est rassurant d'avoir la caution d'un professionnel.

Les sources d'information

Je fais beaucoup de formations : homéopathie (3), aromathérapie, ostéopathie, massage... Dès que j'ai une question, un doute, je sollicite le pharmacien de Gilley qui soutient et encourage, les vétérinaires du GIE Zone Verte, j'appelle les collègues agriculteurs. Je lis des revues comme « Réussir lait », des livres sur l'aromathérapie, l'homéopathie.

L'apport du collectif

J'aime échanger avec mon groupe local, le GAD 25. Je suis trésorière de la FDGEDA du Doubs et dans les CA, on aborde ces questions. Quand un groupe fait une formation sur la santé du troupeau, ça motive les autres à en faire. Je participe au groupe d'échange « santé du troupeau et médecines alternatives » lancé par Trame. Ça permet de d'échanger avec d'autres éleveurs, d'avoir de l'information. Les journées d'échange en région organisées par la FRGEDA renforcent les liens, permettent de mieux se connaître, de revenir aux fondamentaux en échangeant nos pratiques. Xavier est membre du GIEE Herbe@venir qui travaille sur l'amélioration des prairies, ce qui contribue aussi à la santé du troupeau.

LES BENEFICES

- ◆ Je me sens en accord avec moi-même.
- ◆ Je me sens plus autonome : j'observe mon troupeau, je prends les décisions de traiter ou pas, je prépare les remèdes, c'est une satisfaction.
- ◆ Je renforce mes compétences. Par rapport à ce savoir qui se construit, il y a de la légitimité : les sceptiques reviennent sur leur position et utilisent l'homéopathie comme ce voisin dont la vache est guérie par une préparation d'huiles essentielles.
- ◆ Le gain économique avec moins de frais sur la santé du troupeau, un transfert de l'autonomie et la prise de décision sur l'alimentation, la gestion des prairies avec le GIEE Herbe@venir.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Nous sommes éleveurs laitiers, nous produisons un produit de qualité, le Comté, pour nourrir la population. Nous nous sentons en harmonie avec la nature, le produit que nous fabriquons, sans antibiotiques lorsque ce n'est pas indispensable, sans effets secondaires qui détraquent la nature.
- ◆ Notre démarche contribue à une bonne image de l'agriculture au niveau professionnel et au niveau personnel, si les animaux sont en bonne santé, je me sens bien, j'ai l'esprit libre et du temps pour faire autre chose : me former, partir en vacances !
- ◆ Je veux continuer à chercher, à échanger avec d'autres agriculteurs, à progresser, à être en veille car pour moi, je n'aurai jamais fini !

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE ...

Je n'ai aucun regret sur la façon dont ça fonctionnait avant. Ce que je fais aujourd'hui me correspond mieux et me satisfait entièrement. J'aurais aimé avoir des vétérinaires formés aux médecines alternatives... Et en même temps, je me dis que cela ne nous aurait pas incité à comprendre, à apprendre, à améliorer nos compétences ! Une législation plus claire sur les médecines alternatives et les mettre au programme de la formation initiale, ce serait top !



Emmanuel Palfrey

Age : 52 ans

Formation initiale : BTS technique agricole et gestion d'entreprise

Date d'installation : 1992

Implication dans les réseaux de Trame : adhérent d'ACF

Autres implications : administrateur du syndicat de promotion des cidres normands et président de l'AOP cidre de Pays de Caux, membre expert de l'office du tourisme du Havre. Par le passé, a été impliqué au CDJA, représentant des parents d'élèves.

Contact : lesnormandisesdupradon.com

L'EXPLOITATION

- ♦ La ferme du Pradon, (Gonfreville l'Orcher, Seine-Maritime)
- ♦ 70 ha de polyculture (pommes à cidre, lin, pommes de terre, betteraves à sucre, blé, prairies)
- ♦ Elevage de poulets fermiers : 120 poulets /semaine
- ♦ Commercialisation au magasin de producteurs « Les 8 fermes » depuis l'ouverture en 1986
- ♦ Une plateforme de compostage sur 2 ha de terrain (5000 m² d'enrobé, traitement de 8-9000 t/an)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ♦ Exploitation : 1 salarié à temps plein et 1 apprenti en commerce.
- ♦ Plateforme de compostage : 1 salarié à mi-temps, 1 mécanicien à mi-temps et 1 apprenti en BTS commerce.
- ♦ Sur les 2 structures : 1 personne qui travaille sur la communication (2 à 3 matinées / semaine), 1 responsable qualité et environnement (2-3 jours / mois), des stagiaires régulièrement (souvent 2 / an).

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

J'ai repris la ferme familiale en 1992, après y avoir travaillé plusieurs années. La ferme est située à 10 km du Havre, une agglomération de 220 000 habitants. De ce fait, j'ai envisagé mon métier d'agriculteur en relation avec les contraintes et les avantages de la ville. La ferme familiale était une ferme traditionnelle du pays de Caux : de la pommiculture pour faire du cidre, des parcelles de lin, de pommes de terre, de betteraves à sucre, du blé et des prairies pour les bovins lait. L'exploitation commercialisait déjà en circuits courts avant l'ouverture du magasin « Les 8 fermes ».

Les changements et les risques

Lors de mon installation, j'ai maintenu toutes les cultures, mais j'ai abandonné les bovins pour me concentrer sur les cultures et la production de cidre. Je n'avais pas d'attachement à la production bovine et à l'époque, nous ne maîtrisons pas la commercialisation (elle partait à la coopérative selon le prix fixé). En 1995, j'ai commencé à élever des poulets car nous en avions besoin au magasin les 8 fermes. J'ai diversifié ma gamme de produits autour du cidre (jus de pomme, vinaigre de cidre, puis boissons non alcoolisées et récemment cidre rosé et cidre de glace). La diversification de la gamme est essentielle pour commercialiser en direct.

Depuis un gros orage en 1984, où de la terre d'une parcelle de pomme de terre est descendue 2 km plus bas, dans le village, j'étais devenu sensible aux solutions pour préserver le sol. De plus, grâce à 2 ans d'expériences au Tchad sur des projets d'hydraulique douce (le principe est d'éviter le ruissellement en gardant l'eau qui tombe sur sa parcelle), j'ai progressivement mis en place sur la ferme des talus et réduit la largeur des parcelles dans le sens de la pente.

J'ai démarré en 1997 le compostage à la demande de la mairie de ma commune, qui a obligation de valoriser ses déchets verts et ceux des habitants en compost. Le compostage m'a intéressé car il apporte une autre solution aux problèmes d'érosion des sols. Grâce à la matière organique qu'il apporte, l'argile s'associe à l'humus pour créer des complexes argilo-humiques qui stabilisent le sol. Jusqu'en 2009, je travaillais de petits tonnages sur terre battue. Mais, pour maintenir l'activité, j'ai dû construire une plateforme bétonnée de 5 000 m². Cela a nécessité un investissement de 400 000 € avec incertitude sur le marché. En effet, au démarrage de l'activité, le marché se faisait de gré à gré avec les mairies, aujourd'hui, elles sont obligées de faire des appels d'offres qui répondent aux codes des marchés publics.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Dans le cadre de la mise en place de la plateforme de compostage, les difficultés ont été multiples. Tout d'abord, c'est un nouveau métier avec d'autres contraintes que je ne connaissais pas au démarrage. Nous pouvons recevoir des produits dangereux, nous devons les trier scrupuleusement afin de qualifier le compost pour le retour au sol. Il nous faut respecter des normes qui se renouvellent fréquemment et faire des analyses très régulièrement. Il a été difficile de trouver du financement pour la plateforme en 2009. J'ai appris à accepter de prendre le risque d'investir une très grosse somme et à argumenter pour que les banques acceptent de prendre ce risque avec nous. Puis il a fallu apprendre à répondre à des marchés publics (compliqué les premières fois), prévenir l'opposition et les craintes des voisins vis-à-vis des odeurs. Pour tout cela, les retours d'expériences des collègues sont un atout majeur.

Cette nouvelle activité a entraîné une nouvelle organisation de gestion du personnel sur la ferme. L'activité de compostage facilite l'organisation du travail des salariés. En effet, dans l'activité de polyculture-élevage, certaines tâches présentent un caractère d'urgence, alors que c'est moins le cas pour le compostage. Avoir les deux activités me donne de la souplesse dans l'organisation.

Les sources d'information, l'apport du collectif

Sur mes activités de compostage, je récupère des informations à travers les rencontres régulières avec le groupe des Agriculteurs Composteurs de France. Ces rencontres me permettent d'appréhender le métier de manière plus sereine, car il y a une veille règlementaire qui est réalisée, chaque participant partage ses expériences (ses innovations, ses difficultés et les solutions mises en œuvre par chacun).

Je suis administrateur de l'association de promotion Normandie terre de cidre et président d'un syndicat qui travaille pour obtenir une AOP Cidre de Pays de Caux. La participation à ces organisations m'a permis de travailler et d'élaborer de nouveaux produits : cidre rosé, cidre de glace...

Dans le cas de l'élevage de poulets, je réfléchis actuellement à la mise en place de poulaillers mobiles. Cela ressemblerait à une sorte d'Algéco de 10 m de long sur 4-6 m de large sur roue, que l'on déplace entre les vergers hautes tiges. Cela réduit la concentration des poulets en faisant des lots (moins de risques sanitaires) tout en respectant une densité type Label Rouge. Je cherche des informations sur Internet et auprès des services vétérinaires départementaux. Je ne suis pas dans un groupe, or j'aime avoir des retours d'expériences pour pouvoir me lancer sereinement.

LES BENEFICES

- ◆ L'élevage de poulets permet de maîtriser la commercialisation en direct via le magasin des « 8 fermes ». Il n'y a pas de fluctuation du prix.
- ◆ La diversification de gamme me permet de promouvoir mes produits et d'avoir de nouveaux clients.
- ◆ Les petits ouvrages d'hydraulique douce (talus) permettent de limiter l'érosion, de récupérer des limons et de réduire de la pente sur la parcelle.
- ◆ L'épandage de compost sur les parcelles m'a permis de maintenir le taux de matière organique et de réduire les problèmes de sécheresse.
- ◆ Des gains économiques car je n'achète pratiquement plus d'engrais minéraux.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ La France est un pays de terroirs agricoles dans lequel il est possible de développer de nombreux produits de qualité. Pour s'en sortir économiquement aujourd'hui, l'agriculteur doit apporter de la valeur ajoutée à ses produits, que ce soit à l'échelle nationale ou internationale. Il doit donc miser sur des produits qui le distinguent, avec par exemple des signes officiels de qualité.
- ◆ Le métier d'agriculteur ne se limite pas à la production. L'agriculteur impulse une dynamique économique, environnementale, sociale et sociétale sur le territoire. Il est apporteur de solutions aux problématiques locales (exemple du compostage pour la ville du Havre). Il doit s'adapter à son territoire, aux demandes des citoyens et des acteurs locaux.
- ◆ Aujourd'hui, le monde va vite et le métier d'agriculteur en est également impacté. Il est important d'investir dans son outil de travail, mais il faut être capable d'amortir rapidement.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

J'irais beaucoup plus vite pour maximiser et développer la valeur ajoutée et les potentialités de mon exploitation. Pour cela, je m'entourerais de personnes compétentes pour aller plus loin dans l'analyse de la demande et des besoins des citoyens.

14 - « VENDRE EN MAGASIN DE PRODUCTEURS RAPPROCHE DU CONSOMMATEUR »

Grandes cultures et volailles — Charente
Circuits courts, fonctionnement et fertilité des sols



Frédéric Parthenay

Age : 41 ans

Formation initiale : BPA Productions animales

Date d'installation : 2000

Implication dans les réseaux de Trame : président de l'ADANC (Association de développement agricole du Nord-Charente)

Autres implications : conseiller municipal à Puyréaux, président d'une Cuma, administrateur au Crédit Mutuel, co-fondateur d'un magasin de producteurs

Contact : fred.parthenay@hotmail.fr

L'EXPLOITATION

- ♦ « De la Boissière sur Tardoire » (Puyréaux, Charente)
- ♦ 310 ha de céréales, 5000 volailles à rôtir, 750 canards gras
- ♦ Vente en coopérative et à la ferme, en point de vente collectif

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ♦ Frédéric Parthenay (chef d'exploitation) et deux salariés à temps plein, dont son épouse : 3 ETP.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

J'ai rejoint le GAEC familial centré sur les grandes cultures, en 2000. Mon projet d'installation était de créer un atelier volailles (poulets, pintades et canettes) pour diversifier. Aujourd'hui, 5000 volailles sont élevées en plein air, nourries avec les céréales de la ferme et vendues toute l'année. De novembre à fin février, je propose aussi des canards gras. La commercialisation se fait en vente directe, avec Bienvenue à la Ferme, par le magasin de producteurs « La Belle Fermière » ou l'association Agritonus.

Les changements

En 2001, j'ai adhéré à l'association d'agriculteurs, Agritonus, qui permet de développer la vente directe sur les exploitations en organisant notamment des repas. En 2007, mon père et mon frère ont quitté le GAEC (départ à la retraite et reconversion professionnelle) et ma mère en 2013. En 2012, le projet de magasin de producteurs a mûri pour sécuriser la vente : j'y vends entre 80 et 100 volailles par semaine. Les autres changements ont concerné les cultures avec le passage en semis direct (pratiqué depuis 1992) sur une partie de mon exploitation ou le projet porté par l'ADANC de gestion de l'azote, de 2013 à 2016. Nous avons testé des couverts végétaux (féverole, lentille, avoine...) en intercultures, pour limiter le lessivage des sols. Ces essais ont montré que ces pratiques étaient coûteuses et que sur l'aspect agronomique, elles ne fonctionnaient que s'il pleuvait suffisamment en août-septembre pour permettre à la plante de se développer. Cependant, il serait bon de réessayer !

Les raisons

En 2000, j'ai développé l'atelier volailles pour pouvoir m'installer dans de bonnes conditions et me rapprocher des consommateurs. En 2012, le magasin de producteurs a renforcé cet aspect, permis un débouché régulier pour les volailles et la sécurisation de l'emploi des deux salariés. Concernant les essais sur les couverts, les principales motivations étaient la recherche d'un grain de qualité et la préservation de l'environnement, puisque nous sommes en zone vulnérable aux risques de pollution des eaux aux nitrates. Enfin, je suis passé au semis direct pour un gain de temps principalement.

Les risques

Ils sont limités pour le semis direct car je gère à la parcelle et me donne le droit de reprendre la charrue si besoin. Pour le magasin de producteurs, le risque vient du fait qu'on est agriculteur et non commerçant. Il faut donc apprendre à gérer un magasin.

LA MISE EN ŒUVRE DES CHANGEMENTS

Les difficultés rencontrées et les solutions

Mes parents ne voyaient pas trop de perspectives dans le projet d'ateliers volailles. Mais finalement, les résultats économiques inattendus les ont bien rassurés et moi aussi.

Les sources d'information

L'idée du magasin est partie de formations organisées par la Chambre départementale d'agriculture et de visites d'autres magasins. Pour les volailles, je me suis davantage servi d'Internet quand j'avais besoin d'informations car cette activité n'est pas très présente dans le département.

Enfin, avec le projet collectif porté par l'ADANC, nous avons bénéficié de l'accompagnement d'un conseiller de la Chambre d'agriculture et de formations sur le fonctionnement des sols et les couverts végétaux.

L'apport du collectif

L'ADANC permet d'échanger entre agriculteurs même si nous n'avons pas les mêmes productions et débouchés. On parle, on se rassure. On va même parfois au-delà du professionnel. Et puis, nous avons des projets collectifs (étude de l'azote, valorisation du métier, couverts végétaux...) et cela motive.

Le collectif du magasin de producteurs tourne bien. On se connaît bien et les relations sont relativement saines. Il y a bien quelques accrochages parfois, mais cela se gère bien.

LES BENEFICES

- ◆ Vendre en magasin de producteurs est très intéressant car cela permet de connaître un autre métier, d'être en rapport direct avec les consommateurs.
- ◆ Le magasin de producteurs nous a permis de développer d'autres compétences, comme la gestion de la clientèle, du personnel...
- ◆ Le semis direct me permet de gagner du temps sur les cultures, que je peux investir ailleurs.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ J'aimerais réduire les produits phytosanitaires en investissant dans du nouveau matériel plus précis notamment (avec GPS intégré...).
- ◆ Je participe à la réflexion de deux autres points de vente collectif en Charente et j'aimerais aussi agrandir la partie élevage de volailles.
- ◆ Le métier d'agriculteur a toujours été compliqué et exigeant. Mais aujourd'hui, ce qui me paraît le plus difficile est la constante remise en question de la société qui fait qu'on se sent jugé sur beaucoup de choses.
- ◆ Ce qui est important pour moi est ma famille : mon but est de dégager du temps pour elle !

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE ...

Je ne ferais pas différemment puisque j'ai toujours fait avec ce que j'avais pour obtenir ce dont j'avais besoin !

15 - « L'INTRODUCTION DES COUVERTS DANS LA ROTATION APPORTE BEAUCOUP DE BÉNÉFICES »

Grandes cultures — Ain

Fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires



Pierre Pertuizet

Age : 57 ans

Formation initiale : BEPA Agricole en Maison Familiale. Puis CAP de mécanique générale à Bourg-en-Bresse

Date d'installation : 1981

Implication dans les réseaux de Trame : CETA Bressan (Ain)

Autres implications : CUMA La Bresse

Contact : gaecdugrosbuis@terre-net.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ GAEC du Gros Buis (Cormoz, Ain)
- ◆ Surface : 200 ha
- ◆ Cheptel : atelier de génisses de repousse en pension (croisées, viande)

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Pierre (à gauche sur la photo) est actuellement en GAEC avec son frère Dominique. Bientôt son fils (à droite) rejoindra le GAEC. Sa fille, spécialisée dans les maladies de la vigne, aurait aussi envie de s'installer en viticulture.

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

En 1981, je m'installe avec mon père qui est proche de la retraite. En 1983, je constitue un GAEC avec mon frère. Dès 1995, la comptabilité du GAEC fait apparaître des coûts de production trop élevés, suite à la reprise de terres nouvelles et par conséquent des coûts de fumure importants. A l'origine, l'exploitation s'étend sur un parcellaire très morcelé, avec beaucoup de haies. De gros aménagements fonciers sont à opérer, beaucoup de terres sont labourées. La vie du sol, à cette époque, n'était prise en compte. Le remembrement intervient en 1995. C'est l'époque où chacun reproduit les pratiques qu'il observe dans le milieu, chez les autres agriculteurs. Les Maisons Familiales Rurales, comme tous les autres établissements d'enseignement agricole, font la promotion du labour.

Les changements

Mon arrivée dans le CETA Bressan, en 1997, a répondu à mes attentes d'appuis technico-économiques. Mais déjà en 1985, dans la revue La France Agricole, mon frère et moi, nous étions intéressés aux techniques sans labour. Avant mon entrée au CETA, j'avais conduit un essai de non labour sur du colza pour essayer de gagner du temps et d'économiser du gasoil. La vie du sol n'était pas, là encore au centre, mais c'était plutôt la préoccupation économique qui guidait ce choix. Fort de premiers résultats favorables, j'ai développé la pratique du non labour sur les semis d'herbe. Puis les céréales ont suivi.

Peu à peu la portance du sol s'est améliorée. J'ai créé, avec mes voisins, la CUMA La Bresse en 1983, au départ surtout pour bénéficier d'une pelleteuse pour la construction d'un bâtiment pour les vaches laitières de l'époque. Mais cette entrée dans la CUMA n'a pas influé sur les pratiques de l'exploitation. Vers 1995, l'achat d'une déchaumeuse à dents par la CUMA m'a permis de changer mes pratiques. Enfin, c'est au CETA que j'ai pu bénéficier de beaucoup de formations sur les bas volumes et la réduction des doses.

Les raisons

Les raisons de ce changement étaient au départ strictement économiques. Mais au fil du temps la découverte d'impacts agronomiques sur la qualité des sols a changé l'angle d'approche.

Les risques

Parallèlement un inconvénient est apparu : le désherbage, plus difficile, a accru le salissement des parcelles.

Les difficultés rencontrées et les solutions

Les risques redoutés étaient les problèmes de salissement et la maîtrise des mauvaises herbes. Mais l'agent commercial de la coopérative a su développer une meilleure connaissance des herbicides. L'impact sur l'évolution de la matière organique n'était pas d'actualité, car on ne savait pas l'incidence. Autre difficulté : au départ le GAEC du Gros Buis était le seul à s'engager vers ces nouvelles pratiques, beaucoup d'adhérents restant sur la pratique du labour. Il n'y avait donc pas d'échanges possibles avec les autres exploitations. Mais au niveau du CETA, certains ont acquis des semoirs directs et des prêts informels se sont organisés... rendant possible les comparaisons de résultats.

Les sources d'information

Ce n'est que lors de mon entrée au CETA que j'ai pris conscience de l'importance de la matière organique, avec les interventions de Frédéric Thomas, conseiller et agriculteur en Sologne. Cette connaissance a été complétée par des formations du CETA vers 2005. D'autres interventions, comme celles de Nicolas Courtois d'Agrigenève, ont été bénéfiques. Enfin, je suis en contact, par l'intermédiaire de collègues, avec le réseau BASE. J'ai aussi fait une formation aux marchés à termes en 2008 : cette formation a été poursuivie les années suivantes par un système de « refresh » (pique de rappel) qui m'a permis de suivre l'évolution des marchés.

L'apport du collectif

Aujourd'hui, les risques... on en parle en groupe. On voudrait passer en semis direct après être passé en semis simplifié (TCS). Je ne pense pas prendre de risque à passer en agro-écologie. Il n'y a pas d'impact sur le rendement, ni sur le salissement. On gagne beaucoup de temps, on a une meilleure structure du sol, moins de compactage. L'introduction des couverts dans la rotation a apporté beaucoup de bénéfices : structure du sol, vie du sol (vers de terre, bactéries,..), de la matière organique qui reste en surface, moins de salissement, moins de travail du sol à la reprise... Le CETA est le soutien de la transition vers l'agro-écologie .

LES BENEFICES

- ◆ Mon frère, membre du GAEC, est toujours resté partant pour le changement de pratiques
- ◆ Mon fils (23 ans), aujourd'hui salarié d'ETA, prépare son entrée dans le GAEC pour début 2018. Il est plutôt « cultures » qu'éleveur. Cette arrivée va permettre de finaliser la transition : j'attends ce moment pour mettre en place l'autoguidage (RTK), associé au GPS.
- ◆ L'exploitation est aujourd'hui dans un système agro-écologique qui permet de limiter le travail du sol et d'améliorer la vie du sol.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Je raisonne mes interventions.
- ◆ Je fais le maximum pour optimiser les produits que j'utilise.
- ◆ La chose la plus importante pour moi, dans mon métier, c'est de réussir ce que j'ai mis en place et d'aller plus loin avec le temps.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je referais pareil ! Mais j'aurais aimé, pour que ce soit plus facile, avoir plus de possibilités d'investir. Le manque de trésorerie fait que nous devons toujours être sur nos gardes... On n'a pas le droit à l'erreur !

16 - « ENCLENCHER UNE RÉFLEXION SUR L'AUTONOMIE ET LA RÉSILIENCE DE NOTRE SYSTÈME »

Vaches laitières—céréales — Orne

Autonomie alimentaire du troupeau, réduction des phytosanitaires, santé du troupeau


La force d'un groupe



Nicolas Tison

Age : 49 ans

Formation initiale : BTS ACSE

Date d'installation : 1996

Implication dans les réseaux de Trame : GVA de Bellême-

Pervenchères, président de l'association départementale des GVA de l'Orne

Autres implications : élu Chambre d'agriculture et à ce titre siège à la commission environnement Normandie et Loire Bretagne, au SAGE de l'Huisne, GIEE Groupe agriculture écologiquement intensive du Perche

Contact : ferme.dubuisson@orange.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ Ferme du buisson (Saint Fulgent des Ormes, Orne)
- ◆ Surface : 300 ha (blé, orge, colza, maïs, betterave)
- ◆ Cheptel : 70 vaches laitières + suites /35 à 40 vaches allaitantes
- ◆ Commercialisation : huile de colza, viande en direct

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ GAEC à 3 associés = 3 temps plein
- ◆ Un salarié en contrat d'apprentissage

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

J'ai repris la ferme familiale sur laquelle mon père avait travaillé toute sa vie, avec 40 vaches et 60 ha de céréales. Sans avoir forcément fait de gros changements dans ses pratiques, mon père était déjà très à l'écoute des réflexions sur la réduction d'intrant et la valorisation des effluents notamment.

Les changements

En arrivant sur l'exploitation, il a d'abord fallu conforter les volumes de production pour assurer la viabilité économique de la structure et dégager du revenu, d'autant qu'un associé, Arnaud, nous a rejoint mon père et moi dès 1997. Dans le même temps, nous avons enclenché une réflexion sur l'optimisation des charges, l'autonomie et la résilience de notre système. Un premier projet a été d'internaliser la trituration du colza. L'autonomie alimentaire se traduit donc en partie par la production sur l'exploitation de nos tourteaux de colza et par la récupération de la pulpe de betterave. Sur l'élevage, nous travaillons aussi à la diversification des rations avec plus d'herbe et l'introduction de la luzerne. Parallèlement, sur les soins, nous avons fait des formations avec Michel Derval en huiles essentielles et, plus globalement, nous faisons depuis longtemps de la prévention en travaillant sur le confort animal et l'autonomie alimentaire. Dernièrement nous avons aussi mis en place un robot de traite, facteur de gain de temps et de souplesse d'organisation du travail.

Les raisons

Nous ne voulions pas reproduire le schéma d'organisation du travail de mes parents et nous voulions préserver des vies de famille et des vies sociales en cohérence avec nos envies, prendre des vacances et des week-ends. Ayant été salariés, nous voulions garder une part de vie « hors exploitation ». En outre, dans le cadre de mes responsabilités d'élu et en participant à différents organismes, je suis aussi confronté à la pression de la société civile, des lobbies, sur les produits phytosanitaires et il devient évident qu'il n'est plus possible de ne pas faire évoluer nos systèmes. Ce constat est le même avec les antibiotiques, avec lesquels, par ailleurs, les résultats sont de moins en moins bons.

Les risques

Nous avons surtout œuvré à l'optimisation d'un système en gérant les contraintes (notamment réglementaires) qui s'imposaient en profitant des politiques publiques proposées (les CTE par exemple).

Les difficultés rencontrées et les solutions

Le partage des responsabilités est clairement fait et respecté par les 3 associés et la confiance est de mise entre nous. De même, quand je me suis installé et quand Arnaud est arrivé, mon père nous a laissé les rênes de l'exploitation tout en continuant de participer aux travaux, mais sans entraver nos décisions. C'est une transition qui se fait en cohérence avec notre système et nos envies. Le système est conventionnel et intensif, notamment parce que le cours du lait est très bas et que je n'ai pas trouvé, pour le moment, d'autres modalités de valorisation de la production que de faire du volume.

Globalement, les changements n'ont pas généré de grosses difficultés parce qu'ils se sont inscrits dans un temps long qui a débuté avec mon père.

Il reste que la question de la réglementation, souvent incohérente par rapport à l'objectif agro-écologique, est un problème face auquel nous n'avons pas de solutions.

Les sources d'information

Le GVA est la source principale d'information : quand on a une idée, on la porte dans le groupe et bien souvent une formation est mise en place sur le sujet. C'est aussi comme cela qu'on a développé, dernièrement, une activité de séchage de maïs grain avec copeaux de bois issus des haies, ce qui permet de gérer et valoriser nos haies et celles des voisins.

L'apport du collectif

Outre le GVA, nous avons ces dernières années formalisé un groupe dans le cadre d'un GIEE (Groupe agriculture écologiquement intensive du Perche) sur la partie cultures et agronomie, dans une optique de réduction des phytosanitaires. L'intérêt du groupe est que chacun avance à son rythme, mais que tout le monde y va.

LES BENEFICES

- ◆ Toutes les décisions prises au sein de notre entreprise visant à renforcer l'autonomie de notre système (énergie, alimentation) améliorent la résilience de notre exploitation et la capacité à gérer les crises.
- ◆ Nous avons une organisation du travail qui convient aux 3 associés et qui nous libère du temps.
- ◆ On travaille à notre rythme et en cohérence avec nos envies et nos systèmes.
- ◆ Sur les aspects environnementaux, nous avançons sur la réduction des IFT.
- ◆ Le projet de séchage au bois déchiqueté nous a permis de gérer le paysage (haies) et de l'appréhender comme un atout et non une contrainte.

LA PERCEPTION DU METIER AUJOURD'HUI

- ◆ Pour moi l'important, tant personnellement que professionnellement, c'est de bien vivre de mon métier et d'avoir un équilibre entre vie personnelle et professionnelle.
- ◆ Je cherche à continuer à travailler dans l'approche AEI pour aboutir à un système agro-écologique efficient et me passer d'au moins 50 % de produits phytosanitaires.
- ◆ Je reste passionné par mon métier, avec un objectif de concilier économie, autonomie et productivité.
- ◆ Dans la filière lait conventionnel, j'ai le sentiment de n'être qu'un maillon d'une chaîne, de n'être pas mis au centre du système en tant qu'éleveur et cette intégration me pèse particulièrement, c'est pourquoi je souhaiterais faire évoluer cet atelier.

ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je souhaiterais être moins pénalisé par la réglementation qui est source de freins et qui a souvent bloqué l'émergence de projets en ne permettant pas de mener une réflexion globale sur un système : le fait de devoir respecter une règle obstrue l'objectif global.

17 - « LES MÉDECINES VÉTÉRINAIRES ALTERNATIVES M'ONT DONNÉ UN NOUVEL ÉLAN »

Elevage bovin laitier, élevage de lapins — Pas-de-Calais
Santé du troupeau, énergies renouvelables,
fonctionnement et fertilité des sols, réduction des phytosanitaires



Etienne Périn

Age : 48 ans

Formation initiale : BTS ACSE (Analyse et conduite des systèmes d'exploitation)

Date d'installation : 1992

Implication dans les réseaux de Trame : Président du Geda du Haut Pays et de la FRGeda Nord Pas de Calais

Autres implications : Maire de Maisoncelle, Pas de Calais

Contact : etienne.perin@wanadoo.fr

L'EXPLOITATION

- ◆ EARL Perin-Lapinpaille (Maisoncelle, Pas-de-Calais)
- ◆ Surface : 130 ha (pois de conserve/prairie/maïs/escourgeon/blé)
- ◆ Cheptel : 50 vaches laitières + suites / 80 lapines

LES HOMMES ET LES FEMMES QUI TRAVAILLENT

- ◆ Etienne Périn à plein temps
- ◆ Un salarié à plein temps

LE CONTEXTE ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN MOUVEMENT

Les pratiques initiales

Je me suis installé en GAEC à trois avec mon père et un oncle, sur une exploitation familiale inscrite dans un système conventionnel, qui faisait encore un peu de vaches allaitantes, mais pas de lapins et sur laquelle ma mère travaillait également. C'est avec le départ à la retraite de mes parents, moins présents sur la ferme, que j'ai vraiment pu enclencher les changements de pratiques que je souhaitais faire. Dès mon installation, j'avais une vision économique et donc une recherche d'économie d'intrants, sans être dans une démarche agro-écologique qui a pris tout son sens dans le temps.

Les changements

Les changements opérés sur l'exploitation ont porté et portent encore tant sur la partie élevage que la partie cultures. Je les ai enclenchés parce que je me sentais oppressé par l'histoire agricole familiale, que j'avais des objectifs écologiques et une envie de faire autre chose sur ma ferme.

Un des premiers changements a été la suppression de l'activité bovins allaitants, non rentable, et le choix de me concentrer sur l'élevage laitier. Avec les vaches laitières, j'ai fait évoluer les pratiques sur plusieurs plans. En 2008, j'ai suivi une première formation en médecines alternatives et repensé les modalités d'alimentation de mon troupeau, pas tant sur le produit distribué que sur la façon de le distribuer. Face à des antibiotiques moins efficaces, l'usage de médecine alternative a donné des résultats intéressants, notamment sur les panaris.

Dans le cadre d'une réflexion sur les énergies renouvelables et plus particulièrement la géothermie, j'ai mis en place la récupération de la chaleur dégagée sous les litières paillées (le fumier) des stabulations pour chauffer la maison, via un système de pompe à chaleur qui favorise aussi le refroidissement des litières. Cette innovation majeure a eu des répercussions inattendues sur l'élevage. En effet, j'ai rapidement constaté qu'avec une stabulation moins « chaude », les vaches développaient moins de mammites. J'ai donc à la fois réduit ma consommation de médicaments, gagné du confort de travail avec un besoin de curer et pailler moindre et dégagé une plus value économique en perdant moins de lait.

Sur le système de cultures, en partant d'un système très intensif, j'ai d'abord cherché à diminuer l'usage des intrants et à réduire mon IFT, avec des pratiques de bas volume et un travail sur les techniques culturales simplifiées. Avec les TCS et le non labour, je suis sûr de vraies ruptures de pratiques qui sont d'ailleurs parfois difficiles à faire accepter dans le regard des anciens et des parents notamment.

Les difficultés rencontrées et les solutions

La principale difficulté a été la posture de rupture dans laquelle j'étais par rapport aux pratiques de mes parents et de l'environnement agricole local, dans un système où tout poussait à l'intensification. Le changement, l'innovation, l'envie de faire différemment peuvent être facteurs d'isolement. En outre, en tant que chef d'exploitation agricole, comme je ne me situe pas dans une position de directeur d'entreprise et que je cherche à avoir une vision globale de l'exploitation agricole, j'ai besoin de la partager avec les personnes qui y travaillent et que mon salarié adhère aux pratiques. Ce qui se révèle difficile avec le semis direct. Le temps, des formations et des observations pourront faire évoluer les choses.

En terme technique, les changements ont été relativement faciles à mettre en œuvre sur l'élevage laitier. Par contre, j'ai monté en 2011 un atelier lapin pour changer de métier et vendre en direct et je suis confronté aujourd'hui à des problématiques de viabilité. Je cherche encore des solutions sanitaires alternatives sur cet atelier et je me sens seul, dans cette recherche et cette réappropriation de pratiques ancestrales qui se sont perdues au fil du temps.

L'apport du collectif

Le groupe est une source d'informations et d'échanges primordiale, avec des tours de plaines, des formations (en médecines alternatives avec un vétérinaire), le conseiller qui accompagne le groupe et qui facilite la connaissance de ce qui se fait ailleurs. Ainsi, en médecines alternatives le conseiller accompagne un collectif de 18 éleveurs inscrits dans un GIEE et, grâce à ce travail avec le groupe, il est devenu référent régional sur ce thème.

Le collectif, c'est aussi la participation aux « 3 Jours des présidents », des formations de responsables avec la FNGeda, qui m'ont permis de rencontrer des éleveurs de toute la France et qui m'ont également motivé.

LES BÉNÉFICES

- ◆ Dans l'élevage, les médecines alternatives, notamment travaillées en groupe, m'ont donné un nouvel élan.
- ◆ Nos animaux sont en bonne santé, nous utilisons très peu d'antibiotiques. Il reste quelques petits points qui nous perturbent, mais globalement, nous sommes sereins sur l'élevage car nous avons bien simplifié le système.
- ◆ La facture vétérinaire a fortement diminué depuis deux ans.
- ◆ De même la facture globale d'électricité, avec la géothermie (et le photovoltaïque).
- ◆ Sur le plan environnemental, je suis satisfait d'avoir considérablement réduit notre IFT.

Sans le vécu d'échec de l'atelier lapin, je serais serein sur l'exploitation.

LA PERCEPTION DU MÉTIER AUJOURD'HUI

- ◆ Aujourd'hui, je me sens encore débordé par le travail, sans doute parce que l'atelier lapin et la recherche de solutions me contraignent énormément.
- ◆ Pour moi, il est important de travailler avec des personnes qui pensent différemment, dans une recherche de consensus : c'est le vivre ensemble.
- ◆ J'ai besoin d'avoir des projets et des rêves, et professionnellement, mon objectif est d'avoir une exploitation largement viable et orientée vers l'avenir dans son approche environnementale.
- ◆ Je garde aussi en perspective un objectif premier : créer de l'emploi.

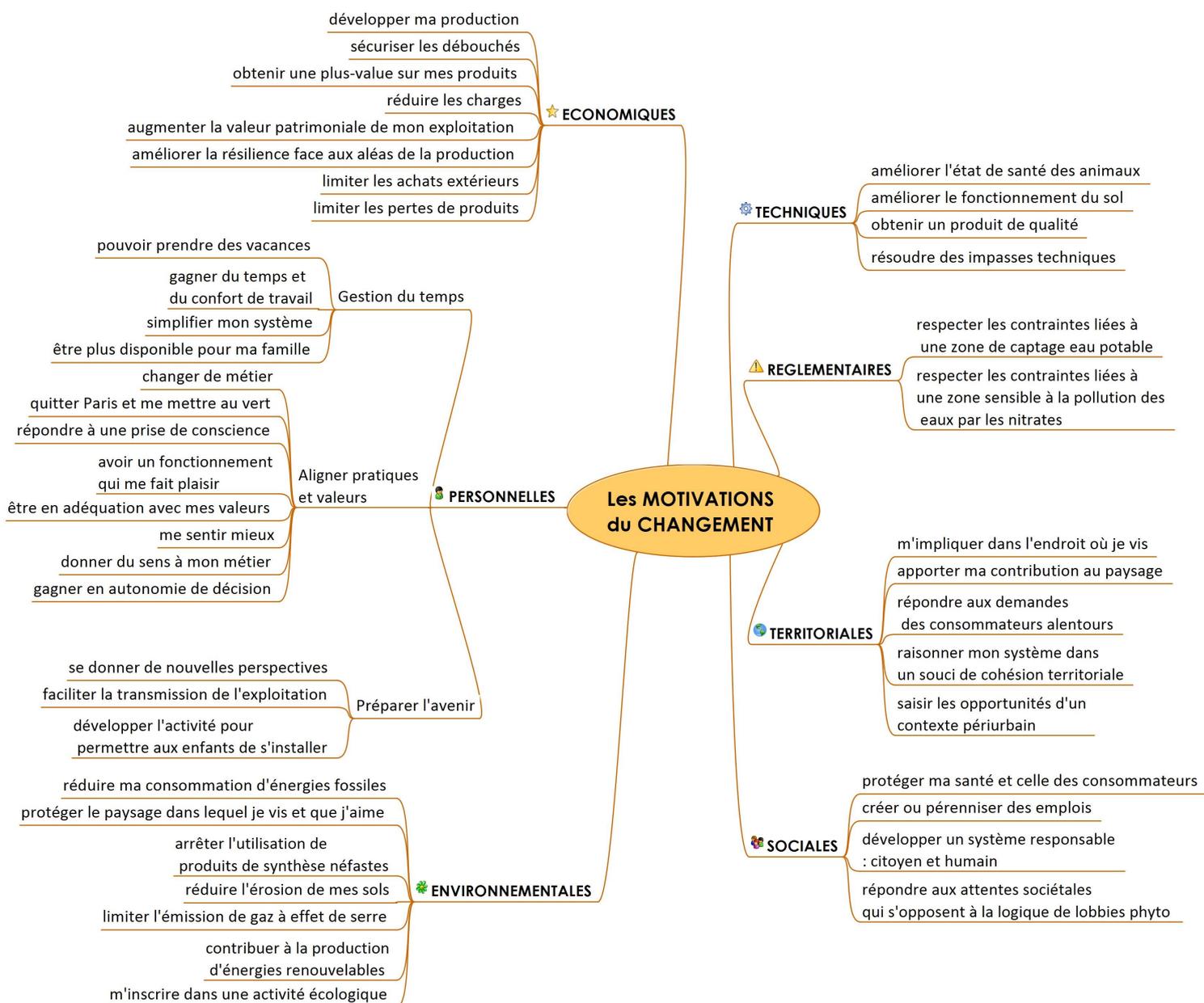
ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE...

Je pense avoir pris toutes les mesures pour ne pas mettre en danger économique mon exploitation en sachant certes prendre des risques et innover mais de façon mesurée.

Aujourd'hui, il me manque l'esprit groupe pour avancer ensemble sur l'atelier lapin...

LES MOTIVATIONS DU CHANGEMENT

Le schéma ci-dessous rassemble l'ensemble des motivations du changement citées par les témoins de ce recueil.



LES APPORTS DU COLLECTIF

Le schéma ci-dessous rassemble l'ensemble des apports du collectif cités par les témoins de ce recueil.

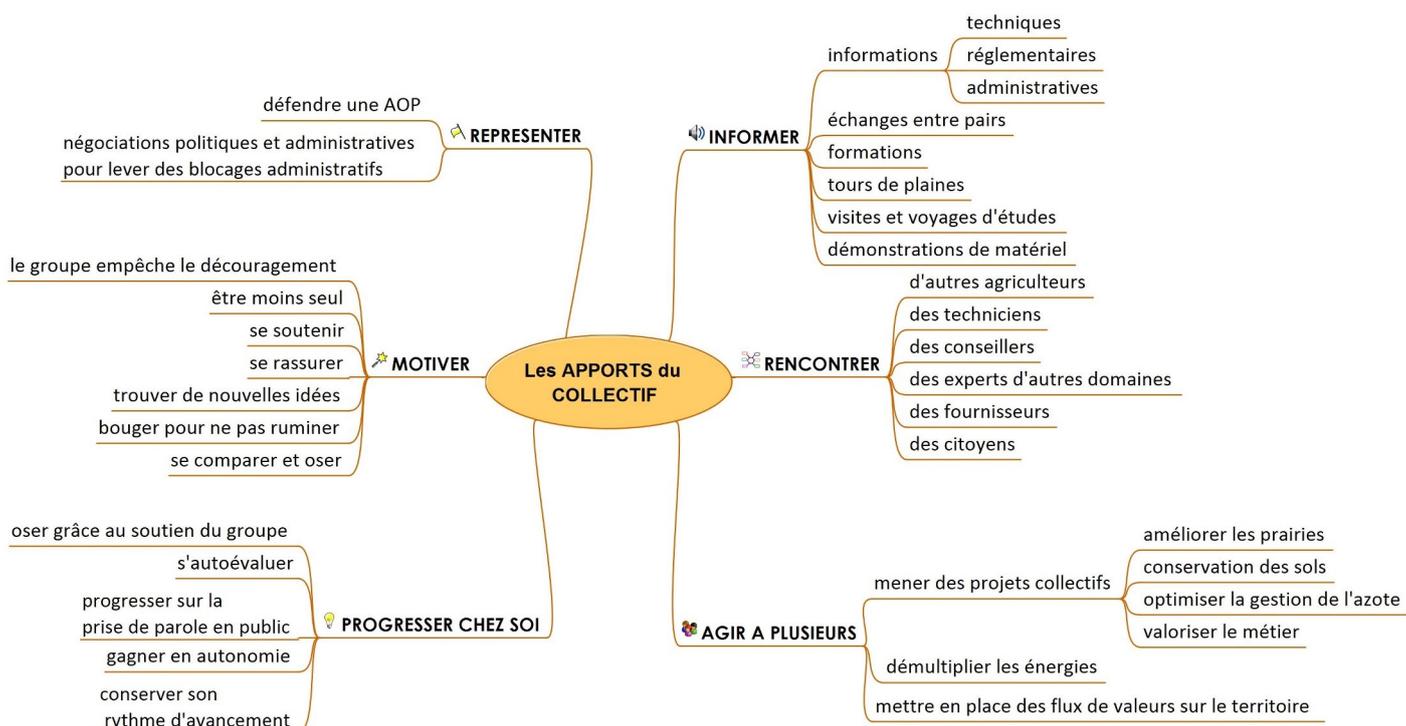


TABLE DES FICHES PAR TÉMOIGNAGE

Fiche	Témoignages	Thèmes abordés
1	Pierre Beysserie , « Nous recherchons l'autonomie à tous les niveaux », Corrèze	Autonomie alimentaire du troupeau Circuits courts Energies renouvelables Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires Santé du troupeau
2	Emmanuel Bouchard , « Passer au bio pour avoir une cohérence entre ce que je pense et ce que je fais », Vaucluse	Agriculture biologique Réduction des phytosanitaires
3	Fabien Cholin , « Avec mon employeur, nous observons le sol des champs plus souvent », Eure-et-Loir	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires
4	Stéphane Choquet , « La méthanisation en commun nous ouvre un horizon de possibilités » Ille et Vilaine	Energies renouvelables Fonctionnement et fertilité des sols
5	Pascale Croc « Nous avons engagé une réflexion globale sur l'utilisation des protéines végétales » Charente-Maritime	Agriculture biologique Fonctionnement et fertilité des sols Circuits courts
6	Laurent Dejean « L'autonomie alimentaire comme objectif », Tarn	Autonomie alimentaire du troupeau Fonctionnement et fertilité des sols Circuits courts
7	Cyrille Ducat « De l'allongement des rotations à l'agriculture de conservation des sols », Ardennes	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires
8	Raphaël Gardot « Je combine agriculture de conservation des sols et agroforesterie », Deux-Sèvres	Fonctionnement et fertilité des sols Paysage et biodiversité
9	Jérôme Laplane , « Il m'a fallu 7 ans d'expérimentation pour conforter mon passage en bio », Bouches du Rhône	Agriculture biologique Circuits courts Réduction des phytosanitaires

TABLE DES FICHES PAR TÉMOIGNAGE (SUITE)

Fiche	Témoignages	Thèmes abordés
10	Quentin Lequeux , « Une installation de méthanisation dans un principe d'économie circulaire » , Aisne	Energies renouvelables Santé du troupeau
11	Jean-Paul et Nadine Loisy , « Changer nos pratiques et retrouver du sens à notre métier » Nièvre	Agriculture biologique Autonomie alimentaire du troupeau Energies renouvelables Fonctionnement et fertilité des sols Santé du troupeau
12	Isabelle et Xavier Lombardot , « Soigner autrement le troupeau pour être en accord avec soi-même » , Doubs	Santé du troupeau
13	Emmanuel Palfray , « Une ferme tournée vers la ville » , Seine-Maritime	Circuits courts Fonctionnement et fertilité des sols
14	Frédéric Parthenay , « Vendre en magasin de producteurs rapproche du consommateur » , Charente	Circuits courts Fonctionnement et fertilité des sols
15	Pierre Pertuizet , « L'introduction des couverts dans la rotation apporte beaucoup de bénéfices » , Ain	Fonctionnement et fertilité des sols Réduction des phytosanitaires
16	Nicolas Tison , « Enclencher une réflexion sur l'autonomie et la résilience de notre système » , Orne	Autonomie alimentaire du troupeau Réduction des phytosanitaires Santé du troupeau
17	Etienne Périn , « Les médecines vétérinaires alternatives m'ont donné un nouvel élan » , Pas de Calais	Energies renouvelables Fonctionnement et fertilité des sols Santé du troupeau Réduction des phytosanitaires

TABLE DES TEMOIGNAGES PAR THEME

Thème	Fiches
Agriculture biologique	2 Emmanuel Bouchard 5 Pascale Croc 9 Jérôme Laplane 11 Jean-Paul et Nadine Loisy
Autonomie alimentaire du troupeau	1 Pierre Beysserie 6 Laurent Dejean 11 Jean-Paul et Nadine Loisy 16 Nicolas Tison
Circuits courts	1 Pierre Beysserie 5 Pascale Croc 6 Laurent Dejean 9 Jérôme Laplane 13 Emmanuel Palfray 14 Frédéric Partenay
Energies renouvelables	1 Pierre Beysserie 4 Stéphane Choquet 10 Quentin Lequeux 11 Jean-Paul et Nadine Loisy 17 Etienne Périn
Fonctionnement et fertilité des sols	1 Pierre Beysserie 3 Fabien Cholin 4 Stéphane Choquet 5 Pascale Croc 6 Laurent Dejean 7 Cyrille Ducat 8 Raphaël Gardot 11 Jean-Paul et Nadine Loisy 13 Emmanuel Palfray 14 Frédéric Partenay 15 Pierre Pertuizet 17 Etienne Périn
Santé du troupeau	1 Pierre Beysserie 10 Quentin Lequeux 11 Jean-Paul et Nadine Loisy 12 Isabelle et Xavier Lombardot 16 Nicolas Tison 17 Etienne Périn
Réduction des phytosanitaires	1 Pierre Beysserie 2 Emmanuel Bouchard 3 Fabien Cholin 5 Pascale Croc 7 Cyrille Ducat 9 Jérôme Laplane 15 Pierre Pertuizet 16 Nicolas Tison 17 Etienne Périn
Paysage et biodiversité	8 Raphaël Gardot

TABLE DES TÉMOIGNAGES PAR PRODUCTION

Productions	Fiches
Arboriculture	13 Emmanuel Palfray
Compostage	13 Emmanuel Palfray
Grandes cultures	3 Fabien Cholin 8 Raphaël Gardot 14 Frédéric Parthenay 5 Pascale Croc
Maraichage	1 Pierre Beysserie 9 Jérôme Laplane
Méthanisation	4 Stéphane Choquet 10 Quentin Lequeux
Polyculture – élevage avicole	13 Emmanuel Palfray 14 Frédéric Parthenay
Polyculture – élevage bovin viande	1 Pierre Beysserie 15 Pierre Pertuizet
Polyculture – élevage bovin lait	4 Stéphane Choquet 7 Cyrille Ducat , 11 Jean-Paul et Nadine Loisy 12 Isabelle et Xavier Lombardot 16 Nicolas Tison 17 Etienne Périn
Polyculture – élevage de lapins	17 Etienne Périn
Polyculture, élevage ovin	6 Laurent Dejean
Polyculture, élevage porcin	10 Quentin Lequeux
Viticulture	2 Emmanuel Bouchard 5 Pascale Croc

